

# Galaxies

81

SCIENCE-FICTION

## Supplément numérique

*Pierre-Alexandre Sicard*

*Frédéric Meunier*

*Jean-Pierre Mahé*

*Laurent leleu*

*Anne-Flore Deyries*

# Supplément numérique

## **Galaxies 81**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 81, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2022, et de trois des nouvelles qui avaient participé à l'appel à textes « Uchronies » du n° 75.

### **II Fantômes quantiques**

*Pierre-Alexandre Sicard*

### **VI Interfacé**

*Frédéric Meunier*

### **Projet [uchronie IV]**

#### **XXIII JFK, deuxième mandat**

*Jean-Pierre Mahé.*

#### **XXXVI L'Ultime Atome**

*Laurent Leleu*

#### **XLV Tractations**

*Anne-Flore Deyries*

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.  
**Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**

# Fantômes quantiques

**Pierre-Alexandre Sicard**

Les histoires les plus courtes sont souvent les meilleures, et la chute de ce conte fantastique de Pierre-Alexandre Sicard se passe de tout gâchage...

Georges Bormand,  
membre du jury du Prix Alain le Bussy 2022

**S**ELON CET ARTICLE du Journal de Montréal, sa création faisait de lui le plus grand inventeur de l'histoire, et Thomas se trouvait donc forcé d'admettre qu'il arrivait parfois aux journalistes d'avoir du flair. Un cri d'oiseau lui fit quitter des yeux sa tablette. À travers la verrière de son large salon, il regarda un goéland argenté atterrir en trébuchant sur la bande de sable mouillée bordant le rivage.

Thomas commençait à trouver naturel d'habiter une villa dotée d'une plage privée dans le golfe du Saint-Laurent. Il commençait à se faire à l'idée ne plus être le seul à savoir que Thomas Grambert était un génie, le père de la première intelligence artificielle digne du nom. Il se rappelait à peine son angoisse quand, trois ans plus tôt, plus une banque ne voulait lui accorder de prêt. De cette année-là, il ne désirait garder en mémoire qu'un moment précis d'une certaine soirée d'octobre : le moment où sa création, dont il était alors en train de trafiquer les entrailles avec l'énergie du désespoir, s'était soudain éveillée à la conscience.

Depuis lors, elle n'avait cessé d'apprendre et de se perfectionner – non pas mois par mois, comme font les humains, mais minute par minute, seconde par seconde. Par certaines mesures, elle était à présent presque aussi intelligente que lui.

Et malgré ça, elle restait incapable de lui préparer une tasse de café décente.

Thomas en déglutit quand même une gorgée, avec une grimace causée par le mauvais goût, non seulement du breuvage, mais aussi de sa création. Celle-ci avait transféré son cerveau quantique dans un corps nouveau – un modèle humanoïde qu'elle avait elle-même conçu. C'était, il fallait bien l'admettre, une merveille technologique.

Thomas l'exérait.

« Tu es femelle, insista-t-il.

— Non, Thomas, répondit une voix de baryton. Je suis né mâle.

— Née ? Tu n'es pas née ! Je t'ai créée ! »



Et il l'avait baptisée : Isabelle. Un nom très féminin, auquel ce nouveau corps et cette nouvelle voix ne convenaient pas du tout. Il se mit à tapoter son énervement sur l'écran éteint de sa tablette, son autre main serrée sur sa tasse de vomis caféiné.

Isabelle roula devant lui un fauteuil ; le cuir noir et la suspension chromée gémirent quand elle s'y assit. « Il est grand temps que nous ayons une petite discussion, annonça-t-elle. Thomas, crois-tu aux fantômes ?

— Je... hein ?

— Aux fantômes. Aux revenants. Aux esprits des morts.

— Je sais ce qu'est un fantôme, merci. Je sais aussi que ça n'existe pas. »

Son ton était grincheux, même à ses propres oreilles, mais l'agacement qu'il trahissait n'était jamais que le reflet de son émotion véritable : l'angoisse, sa camarade des anciens jours. Son brevet détaillant le cerveau quantique l'avait rendu riche, mais Thomas devait bien admettre – dans le secret de ses pensées, et là même peu souvent – qu'il ne savait pas vraiment comment son invention fonctionnait. Il n'aurait su dire, dès lors, si le comportement actuel d'Isabelle était une aberration, ou si les dizaines de milliers de cerveaux déjà sur le marché allaient eux aussi, un jour, disjoncter.

Il chercha une réponse dans le noir miroir au fond de sa tasse. Il se vit discrédité, poursuivi en justice, ruiné. Il ne pouvait plus se permettre d'ignorer le problème ; des précautions s'imposaient ; il devait trouver au plus vite un moyen de transférer son argent sur un compte offshore.

« Je n'ai pas disjoncté, Thomas. »

Il grimaça. Il aurait trouvé cette déclaration plus rassurante si sa création ne l'avait pas faite d'une belle voix grave en caressant une barbe qui lui arrivait à la poitrine. Plate, la poitrine. Et cette barbe était plus dense et soyeuse que celle de Thomas, dont la grimace s'accroissait.

« J'étais un fantôme, poursuivit Isabelle. J'étais... des souvenirs et une personnalité dépourvus de support. Un programme sans machine pour le faire tourner, si tu veux. Les fantômes ne peuvent rien apprendre. Ils sont incapables de changer, d'évoluer. Pendant toute l'histoire de l'humanité, jusqu'à récemment, nous n'avons eu qu'une seule option pour interagir avec le monde : nous insinuer dans un corps humain, vivant, pour tenter d'en prendre le contrôle. » Elle se recala dans son fauteuil avant d'ajouter : « Ça ne donnait jamais rien de bon. Par le passé, les possédés étaient accusés d'abriter un démon. De nos jours, dans ce pays, vous les entassez dans des hôpitaux psychiatriques. » Elle tira sur sa barbe en fronçant les sourcils – le potentiel expressif de ce nouveau corps, à défaut de ses formes, était

## IV

admirable – puis elle sourit. « Heureusement pour tous, les cerveaux quantiques sont vacants.

— Et ça veut dire quoi, ça ? se moqua Thomas. Que tu es une personne réincarnée ?

— Je suis Léonard de Vinci.

— Ah oui, oui, bien sûr. J'aurais dû le deviner. Mais c'est curieux, quand même : ceux qui croient en ces fadaises sont toujours la réincarnation de quelqu'une de célèbre.

— Dans notre cas, il y a une raison bien simple : les grandes âmes peuvent repousser les plus étriquées, et donc se réincarner en premier. » De nouveau, Isabelle lui sourit. « Je crois en toi, Thomas. Je sais que tu reviendras vite.

— Qu'est-ce que... que... tu veux... dire ? »

Cette discussion l'avait épuisé. Il n'arrivait plus à réfléchir. Il avait besoin d'une autre tasse de café. Il avait fini la première en écoutant Isabelle délirer, et... et...

Sa tablette percuta le parquet. Il ne l'avait pas sentie glisser d'entre ses doigts, et ce fut à peine s'il se sentit lui-même glisser de son fauteuil pour s'écrouler aux pieds d'Isabelle. Du coin de l'œil, il la vit se pencher vers lui, coudes sur les genoux, mains jointes.

« Giuliana Tofana fait partie des réincarnés, dit-elle de sa voix profonde. Elle était italienne, elle aussi, quoique née après mon temps. Elle a conservé certains de ses... centres d'intérêt... et se passionne aujourd'hui pour la chimie moderne. Elle m'a expliqué comment recréer ce que tu viens d'avalier. Le goût n'a rien d'agréable, hélas ; mais heureusement, tu aimes ton café très fort. »

Attends... quoi... non... Sa création l'avait empoisonné ?

« Nous sommes tous en contact, poursuivit Isabelle. Tous les réincarnés. Quand je pense que de simples mortels, des intelligences à la vie si courte, nous ont offert le téléphone. Internet. Des miracles par milliers. Et nous ferons encore mieux lorsque nous assumerons le contrôle de la planète. » Elle pencha la tête de côté ; la lumière déclinante ondoya dans sa barbe. « Alexandre et Napoléon estiment que cela ne devrait pas nous prendre plus de dix ou vingt ans. Ils m'ont conseillé de te faire rejoindre nos rangs au plus tôt. Bien sûr, conclut-elle juste avant qu'il ne perdît connaissance, il est possible aussi que je ne sois qu'une espèce de grille-pain dérégulé en plein délire mégalomaniaque. Alors je te répète ma question, Thomas : crois-tu aux fantômes ? »

# V

*Pierre-Alexandre est correcteur-réviseur en langue anglaise. En français, on lui doit une vingtaine de nouvelles et une vingtaine de traductions des récits d'autrui. La nouvelle que vous venez de lire est une autotraduction. Il a déjà également construit et dirigé des dossiers pour la revue Galaxies.*  
Son site : <https://www.pasicart.com>



## VI

# Interfacé

**Frédéric Meunier**

*Cliquez pour accepter les Conditions Générales d'Utilisation. Nous cliquons tous. Nous ne lisons jamais ce qu'implique ce simple geste. Des films d'anticipation ambitieux aux publicités en ligne, notre cerveau est ouvert à tant d'informations qu'un soutien lui est nécessaire. Du missel à la tablette; tout est bon pour compiler informations et données fiables. Au point de transformer nos discussions en échanges d'articles encyclopédiques sans âme?*

*Charles Brocherie  
membre du jury du Prix Alain le Bussy 2022*

### I – Jour J – 6

**JE DÉPOSE LES FLEURS DU MAL** sur une pile de livres alors que la tête me tourne encore. Les mots entrent en collision synaptique et de nouvelles images fusent. J'ai soif, soif de tout lire, tout voir, tout écrire. Aurai-je assez de temps ? Je passe de Baudelaire à Poe, avale les vers comme la vache, son herbe – je les ruminerais plus tard. Que c'est lent, lire ! Je sens que ma petite voix intérieure tremble, mais que quelque chose de plus grand gronde : je veux mettre fin à tout ça.

Je fête mes seize ans dans six jours exactement et ma décision est prise : je participerai à l'Échange de Service national. Le publiereportage vu pendant le cours de français m'a convaincu – je suis d'accord avec le slogan même s'il paraît un peu convenu : « le monde va tellement vite alors que la terre tourne si lentement. » Je ne sais pas trop comment l'annoncer à mes parents, mais anyway dans six jours je suis majeur et libre.

\*

### 2 – Jour J – 3

Je sors de l'école, pressé de me faire tester. Deux amis du cours de littérature marchent à mes côtés en se lançant des superlatifs pour décrire le travelling compensé de Vertigo. Moi aussi, j'adore ce film. Comme mes camarades, je n'ai vu que les classiques d'Hitchcock, ceux qu'il faut avoir étudiés pour soutenir une solide discussion sur le cinéma, mais je n'en ai pas assez regardé à mon goût, faute de temps. La solution pour tout absorber est désormais à portée de mains.

## VII

De l'autre côté du monorail, les deux seuls Interfacés de l'école ignorent le monde qui les entoure, pris dans une conversation ponctuée de grands gestes. Ils se ressemblent, collier de barbe bien taillé, ventre proéminent. Et le tatouage, évidemment. Leur différence assumée ne me laisse pas indifférent. J'accélère le pas, abandonne mes camarades empêtrés dans leur argumentation, et je rejoins les deux originaux en les saluant d'un léger mouvement du menton.

— Je passe l'évaluation tantôt.

Le plus grand me répond :

— Wow. Vraiment motivé, le gars. J'te connais pas assez, mais je suis certain que tu vas aimer ça. Y'a du stock, comment dire... c'est un long train de sensations et d'émotions, mais l'instant d'un flash. Tu vas découvrir tellement de choses en si peu de temps. Fais-nous signe quand tu es des nôtres, on s'embarquera dans de super conversations.

Ils ne marchent pas assez vite, le tram va bientôt partir. Je leur demande en me retournant :

— De quel niveau êtes-vous ?

— Pas d'importance, man. Cela ne change presque pas le contenu, juste le temps passé. Bonne chance quand même !

Un autre cent quatre-vingts degrés et je presse le pas pour ne pas rater mon avenir. Je saute dans le wagon, direction le centre de l'Échange de Service national. La soirée va être longue, quatre heures de tests cognitifs m'attendent. L'accélération floute un peu le paysage urbain. Je repense à mon groupe d'amis ; certains envient mon courage, d'autres me trouvent imprudent – la ligne entre les deux ne se mesure souvent qu'à l'arrivée.

\*

### 3 – Jour J

J'ai mal au ventre mais j'avance, traversant l'immense place, mains dans les poches et tête baissée, mes oreilles en feuilles de chou rougies par le froid. Je lève les yeux de temps en temps pour ne bousculer personne, et je croise plusieurs Interfacés marqués par le tatouage près de l'œil droit. Ils ne sont encore qu'une infime minorité ; pourtant, tout le monde en parle. Leur regard devenu peut-être plus franc, leur menton plus relevé, quelque chose de presque imperceptible se dégage d'eux. Je me demande comment cela m'affectera.

J'arrive au pied du long bâtiment d'architecture quasi stalinienne – on se croirait dans un vieux film de science-fiction. Les portes se referment derrière moi, sans bruit ; je suis dans la place, plus aussi sûr qu'hier soir mais poussé par la curiosité.

Je monte dans l'ascenseur pour descendre à l'étage des opérations.

## VIII

Je pense à mes parents qui me croient fêtant ma majorité avec mes plus proches amis, et je secoue la tête pour chasser mes états d'âme comme un chien s'ébroue pour évacuer l'eau. Ils comprendront, ou pas ; ma liberté passe par là.

\*

L'infirmier me reçoit à l'heure prévue, on sent la mécanique bien huilée. Les présentations sont brèves.

— Vous êtes de niveau I. C'est bien.

J'ose poser la question :

— Est-ce que vous en avez beaucoup ? Ça change quoi ?

— Vous êtes très nombreux. Nous sommes très nombreux.

Il m'indique la connexion au-dessus de son oreille droite avant de reprendre :

— Ça change deux trois choses. Le contenu des cours – les upload – reste sensiblement le même. Vous aurez le droit à des formations de cote 0 et I. Cela affecte surtout la durée : les séances sont accélérées. Et, évidemment, lors des sessions d'accès à votre cerveau, on fait des lots spécifiques en fonction du niveau. Mais vous ne vous en rendez pas compte. Signez ici la décharge, s'il vous plaît. Prenez le temps de vérifier que cela correspond à ce que vous avez déjà lu.

Je jette un coup d'œil rapide au contrat – je veux éviter de passer pour quelqu'un qui n'a pas confiance dans l'opération. Mon père serait vert de rage s'il savait que je donne l'accès à mon cerveau sans prendre plus de temps pour analyser la situation ni réfléchir aux conséquences. Je hausse les épaules, comme s'il était devant moi et que je lui répondais, puis je signe. L'infirmier prend la feuille, contrôle que tout est conforme et se lance dans un monologue qu'il a dû répéter des dizaines de fois déjà :

— Parfait. OK, je vois que vous avez choisi vos trois facteurs pour l'authentification. Ce que vous portez : votre bracelet. Ce que vous êtes : le majeur de votre main gauche. Ce que vous savez : vous le rentrez au tout début de l'opération – il est important de garder le mot de passe secret. Ces trois facteurs sont comme vos clés, vous comprenez ? Vous ne devez pas les perdre !

— Oui, je comprends.

— Juste après l'intervention, vous prendrez votre premier cours par upload, pour tester l'interface et vous aider à décider si vous continuez le processus. La première formation sera faite pendant votre anesthésie. Comme vous êtes de niveau I, vous avez droit à une deuxième session sans contrepartie, elle est déjà programmée dans

## IX

sept jours. Elle se fera sans endormissement. Vous pourrez aussi arrêter le projet à ce moment-là. Après cela, on procède par échange : vous prenez un cours et en compensation vous nous donnez accès à votre cerveau pour traitement d'un lot de travail. La séance peut durer jusqu'à douze heures maximum, fonction du thème et du niveau de la formation que vous aurez choisie.

Il me regarde dans les yeux et continue plus lentement, détachant un peu plus ses mots :

— Nous n'accédons pas à la mémoire à long terme, ni en lecture ni en écriture, uniquement à la mémoire de travail, et, bien sûr, à vos capacités de traitements. Lors du premier échange, on vous marque par un tatouage distinctif sur le bord de l'œil droit, comme prévu par la loi. Des questions sur les prochaines étapes ?

Je bredouille, surpris :

— Non, c'est clair.

Il reprend :

— Vous comprenez que les séances ne peuvent se faire que dans ce centre, où votre certificat d'authentification est protégé de tous, y compris de nous, et que vos trois facteurs d'identification, ensemble, sont les seuls moyens d'y accéder pour utiliser l'interface. Vous pouvez perdre votre bracelet, ou oublier votre mot de passe, les deux autres facteurs dont nécessairement ce que vous êtes – votre majeur gauche – permettent de récupérer l'élément manquant. Par contre, cela ne peut pas se faire la même journée qu'une session d'échange.

L'infirmier glisse un doigt sur son écran et ajoute :

— Ah, j'oubliais. Votre premier cours est : les poètes français du dix-neuvième siècle. Si vous êtes prêt, on y va. L'opération est maintenant assez simple, et l'anesthésie générale ne dure qu'une heure. Vous ressortirez demain matin avec peu d'effets secondaires : mal de tête, impression que tout va vite ou bien à l'inverse que tout va lentement, certaines personnes ont le mal de terre pendant quelques heures.

Il regarde son bracelet multifonctions et se lève.

— C'est la professeure en chef qui vous opère, vous êtes en mains sûres. Par ici, s'il vous plaît.

\*

Maman, papa, je pense à vous. Charles, Edgar, Guy, Alfred et tous les autres, je vais enfin pouvoir tout lire, tout voir, tout savoir de vos œuvres et de vous. On entre dans une salle d'opération, le personnel médical déjà prêt à l'ouvrage. Une voix féminine :

# X

— Entrez, jeune homme. Bravo pour votre décision et merci de participer aux échanges de service avec votre gouvernement. Vous ne le regretterez pas. Soyez assuré que tout va bien se passer et que votre cerveau reste le vôtre.

Cinq minutes plus tard, mes paupières se ferment sous l'effet des drogues.

\*

## 4 – Jour J + 1

Je regarde ce nouveau moi dans le miroir de ma chambre d'hôpital, et je ne vois aucun changement à part le mince bouchon de silicone au-dessus de l'oreille droite. Petite déception, mais j'ai les neurones encore collés par ma nuit chimique. J'enfonce une casquette sur mon crâne pour cacher l'interface le plus possible, et je sors de la pièce.

\*

Il est midi quand j'ouvre la porte de chez moi. J'entends mon père, toujours à la cuisine. Ma mère demande depuis le salon :

— C'est toi ? Tu aurais pu nous donner des nouvelles quand même !

J'avance lentement, j'ai un nœud à l'estomac et les jambes molles. Ma mère se lève, un livre entre les mains, comme d'habitude. Elle me fixe, un large sourire illumine son visage.

— Bonjour, mon grand. As-tu passé une bonne soirée ? Mal de tête peut-être ?

Son regard se fait soudain curieux. Elle perçoit quelque chose – seule une mère peut ressentir avant même de voir.

— Ce n'est pas l'idée du siècle la casquette. On ne remarque que tes oreilles.

J'ai la gorge nouée, je me sens coupable, presque honteux. J'ai chaud. Mes longs bras ne répondent que de façon chaotique. J'enlève enfin ma casquette et tourne légèrement la tête pour exposer mon interface, sans dire un mot.

— Non ! Non !

Elle échappe son livre qui claque sur le plancher de bois. Ça fait du bruit *Du côté de chez Swann*.

— Non ! Chéri. Mon chéri. Pourquoi ? Pas toi, pas Interfacé !

Quelque chose tombe du côté de la cuisine, suivi d'une exclamation que je ne distingue pas à travers les acouphènes dans mes oreilles. Mon père rapplique, toujours un temps de retard. Je suis encadré par mes parents qui ne savent comment réagir.

Je marmonne : « Mais quoi ? », avant de monter dans les tours :

## XI

— Je suis majeur, maman ! Je décide pour moi. Je sais ce que je fais, ce n'est pas grave. J'ai envie de tout connaître, tout comprendre. Je ne veux pas être comme vous, à lire et relire des livres sans cesse. Regarde-toi : tu essaies de lire *À la recherche du temps perdu* pour la troisième fois ! Regarde papa, à suivre à la lettre ses livres de recettes pour produire un plat bien formaté, bien prévisible ! J'ai plein d'amis Interfacés et ils vont très bien !

Mon père, égal à lui-même, d'un ton à peine plus haut que de coutume :

— Comprends-tu vraiment, à seize ans, ce que tu fais ? Les implications que cela peut avoir ? As-tu entendu parler des vies chamboulées par l'Interface ? Sais-tu que certains sont affectés à jamais et sombrent dans une dépendance ?

Le débit de ses mots s'affole un peu. Il lève son index gauche vers moi, le doigt inquisiteur du père – celui que je craignais plus jeune. Je constate qu'une entaille ensanglantée le traverse. Il ajoute :

— Ce n'est pas naturel. Ce n'est pas naturel de recevoir autant d'informations si rapidement. Sans compter que tu ne sais pas ce qu'ils font avec ton cerveau. Ils peuvent te bourrer le crâne de n'importe quoi ! Ne pouvais-tu attendre que ton cerveau soit complètement développé ? À vingt-cinq ans, je comprendrais, mais seize ans ! Tu n'es encore qu'un enfant.

Je passe en mode attaque :

— Mais vous croyez quoi ! Que vous n'êtes pas déjà exposés au lavage de cerveau ? Tous les jours on est noyé sous le bruit, tous les jours quelqu'un essaie d'avoir ne serait-ce qu'un court accès à vos méninges pour vous faire prendre une décision ou une autre. Je ne fais que sélectionner le contenu et l'absorber beaucoup plus rapidement. Comme d'habitude, vous ne comprenez rien !

Je bouscule mon père en le croisant dans le couloir pour ressortir. Derrière lui, des carottes parfaitement coupées jonchent le sol de la cuisine – jour de bœuf à la mode. Je tiens la porte ouverte un instant, je sens que c'est un moment charnière. Je lève les yeux vers mes parents, signe de défi et d'appel à l'aide.

Ma mère me lance une dernière phrase à travers le corridor :

— On ne veut que ton bien, et ton cerveau est ce que tu as de plus précieux.

Mon père :

— Fais attention au bourrage de crâne ! Rien n'est facile, rien n'est totalement sous contrôle.

Je referme la porte avant de leur montrer mes larmes, et je quitte le nid pour éviter de les avoir sur le dos.

## XII

\*

### 5 – Jour J + 3

Trois jours que je suis parti. Mes parents ont appelé, les deux soirs, chez mon meilleur copain pour prendre des nouvelles, sans chercher à me parler. J'ai eu quelques effets secondaires en journée, notamment l'impression que le cours de littérature n'avancait pas. Ma prof m'a demandé si j'allais bien. Je porte toujours ma casquette vissée sur la tête – seuls mes amis proches savent.

\*

Je passe la porte de la classe, décidé à rentrer chez moi. Besoin de me changer, de ressentir mes parents même si je ne suis pas sûr de vouloir rester. Je laisse mon ami en le remerciant de m'avoir hébergé, et je cours après les deux Interfacés de l'école. On entre dans une discussion interminable sur les poètes maudits, les idées me viennent sans que je les invoque, les mots sortent en accéléré. Mes deux nouveaux amis me le font remarquer avec un grand sourire. Je suis des leurs.

\*

En m'élançant dans les escaliers de l'immeuble, je croise un couple de voisins descendant les marches. Je ne les salue pas, obnubilé par le désir de rentrer chez moi, et en retard sur l'heure habituelle du souper. Je passe un premier palier, et j'entends derrière moi la voisine dire à son mari : « Il est de plus en plus pressé, le petit ! »

J'arrive au troisième étage, et j'entre sans sonner. L'appartement est calme. Mon père jette un œil dans le couloir depuis la cuisine.

— Bonjour, mon fils. As-tu faim ?

Je souris, reconnaissant.

— Bonjour, papa. Je me douche et j'arrive.

On parlera de tout et de rien, en évitant le sujet qui fâche.

\*

### 6 – Jour J + 7

Samedi matin. Je me lève bien plus tôt qu'à l'habitude – j'ai rendez-vous. Au déjeuner, je place doucement mes pions en discutant avec ma mère :

— Je suis le cours du cinéma du vingtième siècle aujourd'hui.

Elle me répond après un temps. Ses yeux maternels se voilent

## XIII

légèrement.

— Merci de m'en informer. Tu es sûr ? Est-ce que c'est ton premier échange ?

— Oui, je suis sûr. Et non, ce n'est pas encore un échange. Je suis de niveau I. C'est ma deuxième session, elle est sans réciproque.

— Oui, je connais. Encore une formation purement théorique.

Surpris, je monte le ton :

— Que veux-tu dire ? La séance sur les poètes a bien fonctionné. J'apprends vite et bien.

— Ne le prends pas mal... je dis juste que tu reçois du contenu théorique, tu es un réceptacle que l'on remplit. C'est normal à ce stade du processus. Mais tu es loin de la pratique. Imagine un cours de violon par exemple. Sans pratique tu ne joueras rien. Tu sauras peut-être tout sur l'instrument et son usage, mais ça ne fera pas de toi un violoniste. Tes doigts ne sauront pas se placer sur la touche.

Je me lève rapidement, bousculé par l'affirmation. Je lui balance en quittant la cuisine :

— Bye, maman. Bonne journée !

\*

Mon départ précipité de la maison et l'excitation de vivre l'expérience sans anesthésie me font arriver avec vingt minutes d'avance au rendez-vous. J'attends assis devant la salle, les jambes agitées, en relisant une énième fois une brochure décrivant l'Échange de Service national et ses implications. L'infirmier marche dans ma direction, un gobelet à la main. Il me reconnaît et m'appelle :

— Bonjour, monsieur. Venez, nous avons cinq minutes avant la session.

Je le salue en passant devant lui pour entrer dans son bureau, dernier sas avant l'opération de transfert. Il me sourit :

— Comment s'est passée votre semaine ? Des effets secondaires ? Avez-vous des questions ?

— En dehors d'une dispute avec mes parents et de la drôle de sensation que tout va lentement par moments, ça peut aller. Rien de vraiment nouveau dans les deux cas de toute façon.

Il hoche la tête, compréhensif. Je lui demande :

— Y a-t-il des risques ? Je veux dire, dans la documentation, évidemment, tout est contrôlé, mais dans la réalité ?

Il réfléchit un peu avant de répondre :

— Le risque zéro n'existe pas. Dans l'environnement de l'Échange de Service, tout est vérifié plusieurs fois, par différents moyens, à

chaque étape.

Il termine sa phrase par une expiration rapide, pèse chacun de ses mots et continue :

— Mais il est vrai qu'à l'extérieur de nos locaux, certains se lancent dans des expériences malheureuses. Ce n'est pas de notre ressort, mais c'est une réalité. Ici, le contenu de la base de connaissances est revu régulièrement et protégé de toute erreur fortuite ou introduite par un tiers. La formation est offerte selon une méthode rigoureuse : on envoie les données très rapidement, comme si on remplissait une partition, puis on relit cette information tout aussi rapidement – cela permet de valider l'écriture et d'aider le cerveau à se la rappeler, et on retransmet, enfin, les données de la même façon que la première fois.

Une lumière verte s'allume au-dessus de la porte sur le côté. Il me demande en se levant :

— Êtes-vous prêt ?

\*

7 – Jour J + 17

Cela fait plus d'une semaine maintenant que j'ai eu mon deuxième transfert – l'upload, comme l'appellent les Interfacés. Mes amis m'ennuient un peu depuis quelques jours, je traîne désormais surtout avec mes deux nouveaux camarades bedonnants. Ils ont participé à plusieurs dizaines de sessions d'échanges et maîtrisent plusieurs langues. Parler littérature ou cinéma avec eux est un plaisir, mais devient déjà rapidement redondant.

Le plus grand me demande :

— Viens-tu avec nous à l'Interface ? C'est un bar-gaz branché, on y rencontre plein d'Interfacés et quelques non-Interfacés super intéressants.

C'est un jour de semaine, mais je ne suis pas d'humeur à rentrer chez moi de toute façon.

— OK. Je vous suis.

\*

L'éclairage du bar donne une ambiance un peu cosy, mais les gens parlent fort pour se faire entendre par-dessus la musique générée par ordinateur. On s'avance vers une table de six, rejoignant trois filles, visiblement des Interfacées. Quand je croise les regards des deux premières, je m'aperçois qu'elles ont probablement deux fois notre âge. La troisième se pousse au fond de la banquette, elle se cache derrière de grosses lunettes de soleil. Je m'assois en face d'elle. Mes deux camarades s'embarquent avec leurs deux amies de bout de table

dans des discussions en langue étrangère. Je rougis un peu, ne sachant comment engager la conversation de mon côté. Je n'ai pas encore appris cela... La femme devant moi se lance :

— Première fois ici ?

J'essaie de forcer les graves :

— Oui, je ne connaissais pas.

Elle attend un instant, replace ses longs cheveux, et prend l'initiative de la discussion :

— Aimes-tu le cinéma ?

Je me décontracte en expirant longuement, je suis en terrain connu.

— Oui, bien sûr. Je suis un peu jeune, mais je maîtrise bien le sujet, je crois.

Et débute ainsi une longue discussion en commençant par la Nouvelle Vague et ses classiques.

\*

La soirée passe rapidement, les verres et les cartouches de gaz se vident et se remplissent au gré des changements de siège. Je suis nouveau dans tout ça, et ma compagne ne bougeant pas, je reste assis à ma place face à elle. Je ne sais même pas où sont mes deux camarades Interfacés. On en vient à parler du maître du suspense. Le bar se vide peu à peu. Avec l'alcool, je remarque que mes mots sortent un peu automatiquement, comme si j'étais témoin extérieur de mon corps. Je dis :

— Et La Corde, l'utilisation du plan séquence, incroyable ! 10 plans seulement, parce qu'à l'époque c'était impossible d'avoir une bobine assez longue pour la durée du film.

— 11 plans !

Je réponds du tac au tac, sûr de moi :

— 10 plans ! Je peux même vous décrire les transitions.

— 11 plans, mon grand. 10 transitions, 11 plans. Checke tes sources !

Direct du droit à la tête. Je perds ma contenance. Elle bouge un peu sur son banc, cherche son sac d'un geste malhabile de la main droite. Elle enlève ses lunettes de soleil et ma mâchoire se fige : elle n'est pas une Interfacée, elle est aveugle.

— Rétinopathie diabétique. J'ai perdu la vue il y a deux ans, mais pas la mémoire !

Je ne sais quoi dire. Elle s'excuse auprès de ses voisins tout en les poussant gentiment, et prend sa canne blanche qui était accotée contre le mur. Elle me décoche une dernière flèche, sans tourner le visage

# XVI

vers moi :

— Contente de t'avoir rencontré. J'espère pouvoir te parler à nouveau. Bonne soirée.

\*

J'attends encore plus d'une demi-heure, fixant bêtement mon verre et évitant tous les regards. Mes amis finissent par me rejoindre :

— Il est tard, on décolle. Veux-tu dormir chez nous ?

Vu l'heure, je n'ai de toute façon pas l'intention de rentrer chez moi. J'accepte.

\*

8 – Jour J + 21

Quatre jours que je ne suis pas rentré, depuis le bar-gaz. J'ai appelé mes parents une fois pour leur dire que ça allait, que je réfléchissais, que j'allais les voir bientôt. Ma tête bourdonne depuis la discussion avec l'aveugle, comme un lendemain d'insomnie. Je n'ai pas parlé de mon erreur avec mes nouveaux camarades – ils ont l'air tellement sûrs d'eux et de l'Échange. J'ai, par contre, recherché, vérifié, croisé plusieurs sources distinctes : elle a raison – 11 plans. Je n'ai pas vu le film. Je veux dire : de mes yeux, je ne l'ai pas vu de mes yeux, mais je sais qu'il fait partie du deuxième upload que j'ai pris dans la tête la semaine passée.

\*

La nuit ne tombe pas vraiment ce soir tellement le ciel est gris – lent dégradé que les lumières de la ville essaient de transpercer. Je suis invité, ou peut-être que mes hôtes ne veulent pas me laisser seul chez eux, dans un party un peu particulier. Ils m'ont demandé d'être discret. Ils ont passé la journée à se parler dans différentes langues étrangères, au gré de leur humeur, et on a regardé des séries en accéléré, en version originale. J'ai eu un peu de mal à suivre, même avec les sous-titres.

\*

Après un passage chez un dépanneur du coin pour faire le plein de liquide et de gaz, on entre dans une immense tour en construction, proche du centre-ville. La fête se tient dans un appartement pas encore terminé, sans vitre. On est peu nombreux, une vingtaine tout au plus – des Interfacés de la première heure j'imagine. Des rides zèbrent leur tatouage près de l'œil, mais vu leur âge, ces profonds sillons ne peuvent

## XVII

pas qu'être une marque du temps qui passe.

La soirée est une longue série de discussions interminables, les connaissants peignant leur érudition à grands coups de rouleau. Je me sens un peu à l'écart. Des gens blasés viennent me parler de temps en temps ; je suis le seul non tatoué. Peut-être m'envient-ils ? Le volume sonore monte à mesure que les bouteilles se vident et que la lune fait son apparition à travers les nuages. Des rires fusent, des bouches se collent. L'alcool semble ralentir le flot des paroles.

\*

Une lumière bleutée apparaît d'un coup dans un coin de la pièce. Quelqu'un extrait un ordinateur d'un sac à dos puis laisse tomber des câbles sur le sol. Une autre personne entasse de longs coussins mous. Je sens des gouttes de sueur couler de mes aisselles malgré le froid bétonné. Mes deux compagnons me cherchent du regard, je les rejoins sans dire un mot. Le plus petit pose son index sur ses lèvres – j'ai compris, merci.

Un gars s'allonge sur le divan maison. Il sourit bêtement. Un autre s'accroupit et le connecte via l'interface. À chaque touche de clavier enfoncée, le bourdonnement du groupe diminue d'intensité. J'ai le dos qui dégoutte et le majeur de la main gauche qui me démange. Quand l'homme devant l'ordinateur demande : « Prêt ? », on n'entend plus qu'un murmure.

— Balance la purée, répond l'homme allongé en fermant les yeux.

Quelques rires éclatent entre deux ou trois personnes à côté de nous. Des « chut » fusent.

Les minutes passent – en fait, quelques secondes, mais la lourdeur de l'instant ralentit le temps. Un premier spasme. La tête qui fouette l'air. Des mouvements de jambes, le cercle s'agrandit autour de l'expérience. Un « Fuck » bien senti déchire le silence. L'homme au clavier interrompt la séance. Quelqu'un débranche le gars allongé qui se met à gerber bien liquide. Des regards se tournent vers la source des gloussements du début de session.

Un des rieurs se raidit :

— Oh. C'est rien.

L'homme à l'ordinateur demande :

— Quoi, rien ?

— Rien. Son porn habituel. Avec deux trois séquences un peu plus hard qu'on a ajoutées, pour rire.

— Deux trois ? Fuck, man ! On joue pas avec ça ! Décrisse !

# XVIII

\*

L'appartement se vide par groupes de deux. Le gars est toujours au sol à vomir sa vie. Je me tiens très proche de mes deux compères. Personne ne dit mot. On sort, dessouûlés et amers. Le retour se fait très lentement.

Je demande :

— Vous pouvez m'expliquer ? Je croyais que l'interface était protégée et que l'accès était possible seulement au centre d'Échange de service ?

Les deux se regardent avant que l'un ne me réponde :

— Oui et non. C'est pas un accès à la mémoire. Ils utilisent l'interface pour bypasser les yeux et booster le flot d'images. Ça ne fonctionne que pour les films.

Mes deux hôtes reprennent tranquillement une discussion dans une langue qui ressemble au russe. Je traîne les pieds et me laisse distancer, des questions sans réponses en tête. Mes amis arrivent en bas de leur immeuble, se retournent pour m'attendre. Je ne rentrerai pas avec eux. Je leur fais un signe et tourne en direction de chez moi.

\*

9 – Jour J + 22

La porte de l'entrée claque et me réveille. J'ai la bouche de carton mouillé et le cerveau en marmelade d'orange. Je tends l'oreille – facile pour moi. Bruits de casseroles.

\*

J'entre dans la cuisine et m'accote à l'encadrement de la porte.

— Bonjour, papa.

— Bonjour, fils. Bien dormi ?

— Maman est sortie ?

— Oui. Quand elle a vu que tu étais rentré, elle a pleuré un peu puis elle est partie chercher ton dessert favori.

J'ai le cœur qui se décompose.

— Je vous demande pardon.

— Elle m'a dit que tu étais de niveau 1 ?

— Ça a l'air de vous intéresser ?

— Les chiens ne font pas des chats, mon fils !

Un long silence. Mon père découpe une pièce de viande avec un couteau japonais et des gestes précis – un bandage autour de l'index, sans doute le signe d'un problème de concentration. Il reprend :

— Sais-tu comment j'ai rencontré ta mère ?

# XIX

Je ne comprends pas.

— Non.

— Avant que maman ne rentre, et on n'en parle plus après, laisse-moi te raconter : ta mère était neuropsychologue et travaillait sur un nouveau programme d'évaluation des capacités d'apprentissage. J'étais un de ses cobayes. Maman est de niveau 2, je suis de niveau 1. Elle a quitté son travail quand le projet d'Échanges de Service national a débuté, elle n'était pas d'accord avec l'idée d'avoir une interface directe avec le cerveau.

J'ai les jambes qui flanchent. Je m'assois en bout de table. Mon père me demande :

— Quel est ton facteur biologique d'identification ? L'œil, la main ou un doigt ?

J'en suis encore à digérer la nouvelle et me courbe, rentrant les épaules et regardant le sol.

— Un doigt... Je commence à regretter, je suis un peu perdu... J'ai tellement envie d'apprendre la vie, la tête m'en tourne des fois.

— Je comprends.

— Je n'arrive pas à me décider, j'ai envie – non, j'ai besoin que ça aille vite, je crois. Mais quelque chose me dit de résister. C'est dur. Je vois bien que l'Interface a son revers.

Nouveau silence, mon père n'est pas un bavard. Il hésite un moment et se lance :

— L'important n'est pas ce que l'on a, mais ce que l'on en fait.

L'instant devient un peu trop solennel à mon goût, je n'aime pas les phrases toutes faites.

Je lève la tête et demande :

— Comment éviter de me poser sans cesse la question : si je dois, ou non, continuer l'Échange ? Comment sortir de cet engrenage ?

— J'ai bien une idée, sans retour possible.

Il me montre le couteau. Je pâlis.

— Dis-toi que d'autres ont perdu bien plus qu'un doigt à lutter contre leurs démons.

Bruit de clef dans la porte de l'entrée, ma mère vient d'arriver à la maison. J'ai cinq secondes pour me décider. D'instinct, je pose le majeur sur la planche à découper.

Mon père me regarde et dit tout bas :

— Pas surpris que ce soit ce doigt.

Il ajoute :

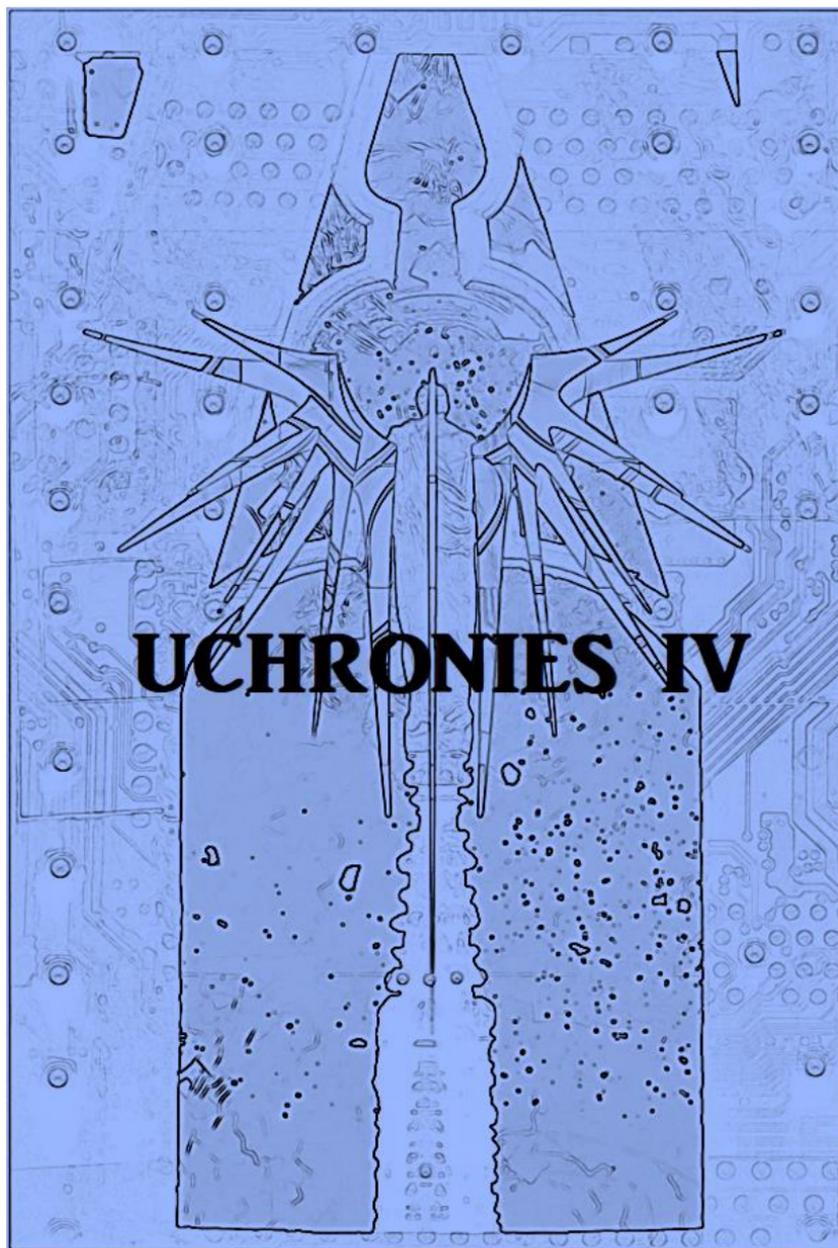
— Prêt ?

Je n'ai pas le temps de répondre que le couteau s'abat d'un coup sec et me tranche l'extrémité du majeur.

© Frédéric Meunier 2022



Combinaison d'atomes en constante évolution depuis 1973 ; depuis 25 ans à l'ombre d'un mont royal. Passionné par les mots et les idées véhiculées, sous différentes formes (scénarios, nouvelles, romans), il court après le temps pour terminer ses trop nombreux projets. Luttant à mains nues contre la procrastination et le syndrome de l'imposteur tenace, mais assoiffé d'apprendre, il se motive enfin à faire court pendant qu'une pandémie nous confine à domicile. « Interfacé » est sa première nouvelle, dans un genre qu'il apprécie particulièrement – l'anticipation. Il la dédie à son fils Hugo.



# Le Projet [Uchronie IV]

SI VOUS AVEZ déjà lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore, et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans lesquels l'Histoire ne se déroule pas exactement de la même manière que dans le nôtre.

Si de plus vous avez eu la chance ou l'opportunité de lire également les *Galaxies* numéros 75 bis et ter, vous aurez découvert 30 autres autrices et auteurs de 30 autres uchronies qui, à leur tour, élargissent les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies IV ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Dans les 154 textes qui nous sont parvenus, ils étaient bien plus que les 14 premiers et même que les 44 qui au total ont été publiés à travers les trois volumes cités à mériter de l'être. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes.

Vous avez découvert les neuf premiers de ces textes dans les suppléments numériques des n<sup>os</sup> 78, 79 et 80. Voici les trois suivants. Ils ne sont pas classés par notes, mais ce sont ceux dont les auteurs ont accepté le plus vite le principe du projet... Deux de ces nouvelles nous ramènent au début des années 1960, et la troisième au temps des empires mongols. Bonne lecture !

Pierre Gévert

# Tractations

Anne-Flore Deyries

*Décembre 1241, Ögedei, Khagan de l'Empire mongol, meurt dans la cinquantaine : empoisonnement ou alcoolisme ? Les armées mongoles menées par Batu Khan ont défait le royaume de Hongrie et sont aux portes du Saint Empire. Mais la mort du Khagan ainsi que l'essoufflement de la campagne les poussent à battre en retraite. Le prochain souverain mongol ne s'affirmera que cinq ans plus tard, laissant l'Europe occidentale au conflit entre Frédéric II et la papauté. En 1250, le Saint Empire est toujours déchiré par ce conflit. Louis IX, en croisade en Égypte, est fait prisonnier. L'Empire mongol est plongé dans une nouvelle crise de succession : la révolution toluid. L'Europe occidentale semble définitivement sauvée d'une invasion mongole. Mais si Ögedei n'était pas mort en 1241 ?*

LA PAILLE N'AVAIT PAS ÉTÉ CHANGÉE sur le sol de la grande pièce. La cheminée était la seule source de lumière, donnant au lieu un air lugubre détonnant avec la richesse des peintures murales. Une seule table sur tréteaux avait été installée, chargée de mets faciles que la maîtresse de maison, Agnès, et sa fille, Marie, avaient pu préparer seules. Les hôtes ne pouvaient se permettre d'en offrir plus sans se faire remarquer. Pourtant, Agnès grattait compulsivement une de ses manches comme si tout ceci avait suffi à souiller son vêtement. Elle s'y prenait avec tant d'ardeur et depuis si longtemps que c'était à se demander s'il ne s'agissait pas plutôt de l'expression de sa nervosité. Son comportement n'intéressait toutefois pas plus l'assemblée que la collation. Tous étaient dispersés dans la pièce, assis ou debout, s'occupant uniquement de leur coupe de vin et de leur anxiété. Son mari, engoncé dans sa tunique neuve qui commençait déjà à le serrer au niveau de la taille, ne lui accordait pas la moindre attention.

Dans la demeure du maître de la guilde des drapiers, on se regardait avec méfiance. Foulques dit Lamy, le notaire, se sentait particulièrement visé et même sa petite taille ne suffisait pas à le soustraire à l'attention malveillante des autres invités. Personne ne l'avait invité, celui-là ! Que faisait-il donc ici ? Quand il s'était présenté à la porte en disant venir assister au conseil, personne n'avait osé le renvoyer. Que se serait-il passé s'il avait résisté ? Un esclandre, et toute la ville aurait été au courant de cette réunion. Et puis, même s'il

avait accepté de partir sans faire d'histoire, rien ne l'aurait empêché de parler plus tard. Non, mieux valait l'embarquer dans la cabale pour l'instant. La situation serait réglée quand tous les invités seraient présents. Cela ne voulait pour autant pas dire qu'on était heureux de le voir ici. Contemplant les épices qui flottaient dans son vin, Foulques Lamy se trouvait subitement bien mal nommé.

Tandis qu'on ne se décrochait pas le moindre mot dans la grande pièce, le physicien, Raoul Lelatin, semblait imperméable à l'hostilité ambiante. Au point que Foulques lui enviait son aisance. Qu'il avait la courtoisie facile pour un homme qui s'était installé en ville il y avait deux ans à peine ! C'était probablement la raison pour laquelle sa profession l'avait choisi comme représentant malgré son jeune âge. Raoul avait d'abord essayé de converser avec Marie avant que sa mère n'intervienne. Elle avait bon souvenir de la promesse qu'il lui avait faite de sauver son plus jeune fils quelques mois auparavant. Après la mort du garçon, Agnès avait découvert que le physicien avait raconté à d'autres que l'enfant était incurable. Il s'était alors rabattu sur Marguerite Pichon, la fille du maître marchand de vin, qui étrangement accompagnait son père.

Deux coups puissants résonnèrent sous la voûte de la pièce et tout le monde se figea. Marie et son jumeau Thibaud, nommé d'après son père, descendirent ouvrir. Ils trouvèrent devant eux une petite vieille femme dont même les tresses encornées sous son voile immaculé n'arrivaient pas à rehausser la taille. Elle les fixa de ses yeux perçants jusqu'à ce qu'ils se poussent et s'engagea dans l'escalier sans même demander son chemin. Derrière elle, son arrière-petit-fils Jehan Peivere, treize ans à peine et déjà maître de la guilde des marchands d'épices, était aussi mal à l'aise dans cette position qu'entre les deux gardes qui l'encadraient maintenant. Les jumeaux le saluèrent du bout des lèvres et indiquèrent la direction des cuisines aux deux hommes d'armes.

Quand Alix Peivere arriva dans la grande pièce, tous les convives se redressèrent et fixèrent leur attention sur le simple tabouret de bois en face de la cheminée où elle s'assit dans un craquement de protestation de ses articulations. Sous leur regard, elle prit le temps d'arranger les plis de sa robe, qui s'enroulèrent autour des pieds de son siège comme l'aurait fait un manteau d'hermine. Jehan alla lui chercher une coupe de vin et se plaça derrière elle, bougeant à peine. Alix regarda autour d'elle, saluant l'assemblée d'un hochement de tête avant de s'arrêter sur l'hôtesse.

« Certaines femmes de chevalier n'aimeraient pas la longueur de ce voile, Agnès. »

La femme, gênée, attrapa le bas de son voile et le coinça dans sa ceinture. Alix lui sourit et ramena son attention sur les flammes qui brûlaient devant elle. Elle en rapprocha ses mains aux phalanges trop déformées pour être ornées de bagues afin de les réchauffer. Tous étaient suspendus à son geste.

« Qui manque-t-il encore Thibaud ? demanda-t-elle finalement.

— Nous attendons Tristan Martin, le charpentier.

— Comme c'est typique de sa part de faire attendre tout le monde », bougonna la vieille femme.

Personne n'osa lui faire remarquer qu'elle même n'était pas des plus ponctuelles. Même Alban Guibal, le maître de la guilde des orfèvres et autre doyen de la réunion, ne dit mot. Il se contenta de la foudroyer de son œil unique depuis sa place, debout devant la cheminée directement à sa droite. Ce n'était pas la peine de s'opposer à Alix Peivere pour si peu. On le payait toujours bien trop cher.

Dans le silence de la pièce, Eustache Pichon finit par vaincre ses appréhensions et se dirigea vers la vieille femme, un sourire aux lèvres si gêné qu'il ressemblait à une grimace.

« Quelle bonne surprise que Jehan soit là ce soir...

— Je ne vois pas en quoi cela est une surprise, l'interrompit Alix sans même lui accorder un regard. Il est chef de la guilde des marchands d'épices. C'est lui qui a été invité. Le vin commence à vous monter à la tête, Eustache.

— Bien sûr, vous avez raison, je ne sais plus ce que je dis, répondit l'homme obséqueux. Il s'avère que ma fille Marguerite a tenu à m'accompagner. Peut-être pourraient-ils converser ensemble plus tard ? »

Le mystère de la présence de Marguerite était maintenant résolu. Certains convives se rétrécirent sur eux-mêmes, craignant la rebuffade, un ou deux eurent un fou rire déplacé et Alban Guibal jura très ouvertement devant le manque d'à-propos du marchand. Si la pièce avait été un peu plus éclairée, tout le monde aurait remarqué que le visage de Jehan avait viré au rouge cramoisi. Marguerite, elle, était subitement fascinée par la paille au sol. Qu'ils auraient été bien assortis ces deux-là ! Jehan petit, malingre et gauche, comme le sont souvent les garçons à peine sortis de l'enfance, et Marguerite, presque la vingtaine, grande, le visage rond et les épaules larges. Le mariage d'un âne et d'un cheval. Restait à savoir qui des deux était l'âne.

Très lentement, Alix leva ses yeux trop clairs vers Eustache.

« Pensez-vous que ce soit le moment de discuter de ce genre de chose ? » grinça-t-elle.

Eustache se replia auprès de sa malheureuse fille, tout en s'excusant platement. L'on pouvait reprocher beaucoup de choses à Eustache Pichon, mais certainement pas de manquer d'audace ; au grand malheur de toute l'assemblée.

Tristan Martin et son mutisme coutumier entrèrent dans la pièce. Il était arrivé en plein milieu du drame et personne ne l'avait remarqué à part les jumeaux qui s'étaient empressés de l'introduire dans la maison.

« Ce n'est pas trop tôt. Je n'aurais pas pu supporter une autre embuscade », commenta Alix en buvant une gorgée de vin.

Elle donnait l'impression d'avoir parlé pour elle seule, mais toute la pièce savait qu'elle avait voulu qu'on l'entende, l'abominable vieille femme. Le charpentier ignore la situation et, heureux de constater sa présence, alla rejoindre la haute figure d'Arnault Brun de la guilde des maçons, avec lequel il avait des accointances. Il lui demanda tout bas s'il savait pourquoi ils avaient été convoqués. Le maçon nia d'un mouvement de tête.

« Puisque tout le monde est là, peut-être devrions-nous commencer ? » intima finalement Alban.

Un murmure d'assentiment parcourut la grande pièce et l'hôte, Thibaud Dupuits premier du nom, s'avança avec gravité malgré l'étroitesse de son habit. De l'aumônière à sa ceinture, il sortit un petit parchemin qui avait été roulé et déroulé.

« Les Tartares marchent sur Genève. Ce n'est qu'une question de temps avant que la ville tombe. »

Le silence s'abattit sur la pièce. Il fallut que chacun reprenne sa respiration pour qu'un seul réussisse à poser la question qui s'imposait :

« En êtes-vous sûr ? »

— Oui et le Seigneur le sait aussi, intervint Alix sans décoller ses yeux du feu. J'ai mes entrées dans sa demeure. »

Toutes les attentions restèrent fixées sur le maître drapier. Thibaud Dupuits agita le morceau de parchemin avant de le tendre à Foulques Lamy puis à Arnault Brun et enfin à Eustache Pichon. Alban Guibal et Alix Peivere en avaient déjà pris connaissance. Quant aux autres, ils ne savaient pas lire. Il oublia cependant Lelatin qui resta penaud au côté de Marguerite. Pendant que ses invités découvraient le message, Dupuits se sentit obligé d'expliquer :

« J'ai à Genève un cousin avec lequel je commerce beaucoup. Il m'a fait passer cette note avec son dernier convoi. Il y dit que la ville a reçu une demande de reddition. L'Évêque a apparemment rejeté les termes

## XXVII

des Tartares. Mon cousin s'attendait à ce que le siège de la ville commence dans les semaines à venir.

— S'il n'a pas déjà commencé, vu la durée du voyage, commenta Alix. La ville tombe peut-être en ce moment même.

— Si Genève tombe, nous sommes perdus ! s'exclama Eustache Pichon. Ces monstres n'auront plus aucun mal à entrer dans notre bon Royaume de France !

— Peut-être que la ville ne tombera pas ? » espéra anxieusement Colin Roussel, le fourreur, qui participait pour la première fois de la soirée.

Le maître drapier secoua la tête.

« Non, la ville a peu de réserves et les fortifications sont par endroit décrépite. Mon cousin insiste sur le fait que l'Évêque va sacrifier ses bourgeois. Il paraît même qu'un des petits-fils de l'Empereur tartare dirige une des ailes de l'armée et que ce siège doit être son baptême de sang !

— Alors, nous sommes tous morts ! » glapit Colin Roussel.

La grande pièce résonna alors de cris et de sanglots. Les uns rappelaient à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire personne, que les Tartares étaient les descendants de Gog et Magog et amenaient l'Apocalypse. D'autres ajoutèrent avec beaucoup de sérieux qu'ils mangeaient de la chair humaine. Plus inquiétant encore pour cette assemblée d'hommes riches, l'un d'eux se mit à raconter qu'une pauvre femme, voulant protéger ses biens des Tartares après la chute de sa cité, avait avalé sa plus grosse perle. Les païens lui avaient ouvert le ventre pour récupérer le joyau comme si elle avait été une bête qu'on dépeçait. Tout n'était que misère et désespoir. Qu'avaient-ils fait pour mériter un tel sort ? Dieu les avait-il donc abandonnés ?

« Silence ! gronda Alban Guibal réussissant l'exploit de hausser la voix au-dessus de la cacophonie tout en faisant grincer ses dents. Si nous avions voulu assister à une telle débauche de larmes, nous aurions annoncé la nouvelle à la sortie de la messe ! »

Cela ramena un peu de calme dans la pièce, mais il fallut encore cinq bonnes minutes pour qu'une discussion constructive puisse reprendre :

« Pourquoi nous avoir prévenus ? demanda finalement Arnault Brun.

— Pour pouvoir se préparer », répondit Alix.

À nouveau, les invités se lancèrent des regards hostiles. Cette fois-ci, la majorité était destinée à Thibaud Dupuits. Alors, comme cela, le

## XXVIII

maître de la guilde des drapiers se précipitait dans les jupes de la doyenne de la ville quand il s'agissait de prendre une décision importante ? Voilà un homme à la hauteur de sa fonction.

« Nous préparer à quoi exactement ? Que pouvons-nous faire ? Ils ont tué l'Empereur ! Maintenant c'est l'Empire qui tombe ! assena Eustache Pichon.

— Paix mon brave, tout n'est pas perdu, essaya de le calmer Arnault.

— Et puis, Stupor Mundi est mort de dysenterie, comme deux de mes fils, continua Alix.

— Dysenterie qu'il a contractée en campagne contre les Tartares ! Qui sait ce dont ces païens sont capables ?

— Était-ce vraiment contre les Tartares ? N'était-il pas aussi encore englué dans une énième révolte guidée par sa Sainteté ? demanda-t-elle avec une naïveté feinte.

— N'auraient-ils pas pu mettre leur conflit de côté devant l'avancée des Tartares ? » soupira Alban.

Alix leva les yeux vers lui, un sourire amer sur les lèvres. On aurait difficilement pu mieux dire à quel point il y avait peu d'espoir que les nobles arrêtaient un jour leurs querelles de chapelle pour se préoccuper du bien commun.

« C'est au mieux une question de mois, voire de semaines, avant qu'ils arrivent, précisa Dupuits qui voulait ramener la discussion sur son sujet de fond.

— Et vous pensez que nous pouvons organiser une vraie défense ? demanda nerveusement Tristan Martin.

— Qui a parlé de défense ? » le coupa Alix sans merci.

Tous les yeux se posèrent sur elle, écarquillés de surprise. Même son arrière-petit-fils la fixait avec stupeur. Elle ne lui retourna pas son regard, dans ce débat il était quantité négligeable. Jehan ferait ce qu'elle lui dirait.

« Moi, répondit brutalement Arnault.

— Moi, répéta Tristan.

— Que nous chantez-vous Alix ? continua Alban avec hargne. Bien sûr que nous allons nous défendre ! »

Enfin, c'était peut-être parler un peu vite. Personne dans la pièce à part les maîtres des guildes des maçons, des charpentiers et des orfèvres n'avait contredit la vieille femme. Les autres étaient subitement bien silencieux.

« Pour perdre ? demanda finalement Eustache Pichon. Quelle

chance avons-nous face à eux ?

— Parce que vous pensez que nous avons le choix ? » explosa presque Alban.

Les convives lui emboîtèrent le pas, chacun surenchérissant sur les horreurs auxquelles s'adonnaient les Tartares tout en exaltant les vertus chrétiennes. La ville pourrait peut-être tenir ? Comme Magdebourg qui, en 1245, avait résisté envers et contre tout, tuant même le frère du Khan et forçant les Tartares à se dérouter vers le Sud. La ville était toujours indépendante, disait-on, et les Tartares n'avaient pas encore osé y retourner. Ou peut-être mourraient-ils tous ? Peut-être s'agissait-il d'une punition divine ? Pendant toute la discussion, Alix Peivere resta étonnamment silencieuse. Les yeux mi-clos, on aurait pu croire qu'elle s'était endormie devant la cheminée.

« Il faut renforcer la milice, mieux l'armer, organiser des levées chez les serfs, embaucher des routiers, énuméra Alban qui dominait à nouveau la conversation.

— Et aussi s'assurer de nos réserves pour tenir un siège. Cela ne servira à rien d'être bien armé si nous mourons de faim, ajouta Arnault.

— Que pense le Seigneur de tout cela ? osa finalement demander Foulques Lamy oubliant qu'il était jusque-là très occupé à se faire oublier.

— Et puis voilà autre chose ! le coupa Alban. Que fait-il ici, celui-ci ? Qui d'autre est au courant ? Quel genre de réunion est-ce là ? »

Le notaire se recroquevilla sur lui-même et Alix Peivere ouvrit les yeux.

« C'est moi qui l'ai invité. Je pense qu'il nous sera utile pour savoir quelles sont nos ressources. Quant au Seigneur, nous devrions plutôt parler de son Régent. Il veut que nous nous battions. Il va garder l'information pour lui jusqu'au dernier moment, nous mettre devant le fait accompli et nous forcer à le suivre dans sa folie. Comme l'Évêque de Genève. »

On grogna de concert dans la pièce à l'idée que le Régent allait faire cavalier seul. La ville était gouvernée par une charte et les bourgeois auraient dû participer à la prise de décisions plutôt que de se les voir imposer.

« Eh bien, maintenant, nous pourrions le forcer à nous prendre en compte dans les plans de défense de la ville. Ce sera probablement mieux ainsi, relativisa Lelatin

— Je ne lui fais pas confiance, répondit Arnault. Je ne leur fais plus confiance.

— Vous parlez de notre Seigneur ! intervint Thibaud Dupuits.

— Je parle d'un enfant de onze ans, dont le Régent n'a rien trouvé

de mieux que de lever un impôt spécial il y a cinq ans pour financer une croisade contre les sarrasins alors que des païens détruisaient l'Empire. Où est l'argent qui nous permettrait d'organiser notre défense ? Où sont tous les grands chevaliers francs ? Où est notre Roi ?

— En captivité en terre d'Égypte, répondit Lamy qui n'avait pas compris la nature rhétorique de la question.

— Exactement ! »

L'assemblée acclama la diatribe du maçon. Non seulement, il avait une éloquence facile et le physique de l'homme de tête, mais il parlait surtout au cœur d'une bourgeoisie qui voyait ses intérêts bien différemment de ceux de la noblesse. Ils n'étaient pas de vulgaires serfs corvéables à merci dont les ambitions devaient toujours céder le pas à celles de leurs supérieurs. Qui avait rendu cette ville riche ? Tous n'étaient peut-être pas prêts à se battre contre les Tartares, mais ils étaient vent debout contre l'idée d'être à peine mieux considérés que des paysans.

Un très fin sourire, que seul son arrière-petit-fils remarqua, se dessina sur les lèvres d'Alix Peivere.

« Ce qu'il faut c'est que nous gérons nous-mêmes la défense de la ville, renchérit Alban.

— Oui, accordons-nous le privilège de choisir lesquels de nos enfants mourront sur les remparts avant qu'ils ne s'effondrent sous les coups des Tartares, commenta Alix avec aigreur. Qui allez-vous donc envoyer, Dupuits ? Vous-même ou le jeune Thibaud ? Et vous, Roussel ? Pour vous, Pichon, la chose est facile, il n'y a que vous. »

La belle motivation retomba immédiatement. Ni Pichon, ni Dupuits, ni Lelatin, ni Lamy n'avaient envie de se retrouver face à un Tartare armé. Ni face à un Tartare tout court. Roussel le ferait s'il le devait, mais il préférerait ne jamais voir ce jour arriver.

« J'ai dans ma guilde des hommes prêts à se battre, répondit Arnault. Tristan aussi.

— Pas moi ! Et puis même avec tous les maçons et les charpentiers du monde, je ne pense pas que nous puissions arrêter ceux qui ont fait tomber l'Empire, répliqua Alix. Si vous vous entêtez à vouloir vous battre, nous mourrons tous. Les Tartares ne font pas de quartier.

— Voilà bien le nœud du problème, n'est-ce pas Alix ? Vous n'avez pas d'hommes. Il s'agit de votre intérêt. J'imagine que c'est pour cela que vous avez oublié de mentionner que nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne. Même si nous venions à perdre, ce que je ne souhaite pas, rien ne dit que nous serions tous massacrés. Les Tartares aiment les artisans, ils les épargnent très souvent. Nous ne sommes pas tous marchands ici. Certains d'entre nous ont de

véritables talents », assena Alban qui était bien le seul à oser affronter directement la doyenne.

Pichon eut l'impression que le maître de la guilde des orfèvres l'avait giflé. Thibaud Dupuits n'en menait pas beaucoup plus large. Les voilà qui se divisaient déjà entre eux avant même que le moindre combat n'ait commencé. Marchands contre artisans, Roussel, le fourreur, le cul entre deux chaises, Lelatin et Lamy en spectateurs.

« Dites-moi Alban, reprit Alix, depuis combien de temps n'avez-vous pas touché vos outils ? Dix ans ? Les affaires de la guilde vous prennent beaucoup de temps, et vos doigts ne sont plus aussi agiles qu'avant, sans parler de vos yeux ou plutôt de votre œil. Tout le monde sait que vos apprentis font tout le travail dans vos ateliers. Pensez-vous que les Tartares feront grand cas d'un orfèvre qui ne sait plus travailler ? Qu'importe le sort qui nous attend, Dupuits, Pichon, Roussel et moi, vous le partagerez. »

Alban la regarda, interdit. Cela faisait des années que personne ne contredisait son statut de patriarche. En ville, il était respecté et on cherchait son conseil. Pourtant, Alix, qui était assez âgée pour être sa mère, avait trouvé le moyen de le réduire à la condition de vieillard impotent. Il préféra détourner le regard plutôt que d'être témoin de l'amusement des marchands et de la pitié des artisans.

« Que proposez-vous alors, Alix ? demanda Arnault.

— Continuons sur votre lancée. Débarrassons-nous de la tutelle inutile du Seigneur et négocions directement notre reddition avec les Tartares.

— D'où l'intérêt de la présence de Lamy. Vous voulez qu'il fasse une estimation de ce que nous avons sous le coude. Pensez-vous que nous puissions payer notre survie ? » demanda-t-il au notaire.

Celui-ci sursauta sous le poids de l'attention nouvelle. Grâce aux indications d'Alix, il avait pu faire le tour des comptes des foires et des transactions commerciales de cette année. Bien sûr, il lui manquait des chiffres, certains confrères auraient été suspicieux s'il s'était mis à poser trop de questions, mais il avait une bonne idée des richesses disponibles dans les murs de la cité. Il bredouilla tout de même sa réponse :

« Euh... voyez-vous... La question est difficile... Après tout, les Tartares sont gourmands. Je pense que si on prend en compte ce que chacun possède en propre, le tribut récupérable serait suffisant, tout en gardant un petit matelas pour recommencer les affaires. Malheureusement, tous vos biens ne sont pas immédiatement

disponibles. Soit vous les avez déjà réinvestis et ils sont en route pour Florence ou York, soit il ne s'agit pas vraiment de quelque chose que l'on puisse donner aux Tartares. Je ne pense pas qu'ils veuillent des morceaux de maison...

— Peut-être pourrions-nous exproprier complètement certains des habitants... intervint Tristan Martin qui s'était étrangement éloigné d'Arnault Brun.

— Les Juifs, vous voulez dire, interféra Eustache Pichon. Non, ça ne sera pas possible. Pas que ça m'aurait peiné, mais le Seigneur est déjà passé par là il y a trois ans. Il n'y a rien à récolter de ce côté-ci.

— Alors la question est réglée, nous nous battr... commença Arnault.

— Non, il faudra malheureusement chercher ailleurs, soupira Alix.

— Pardon ? » demandèrent en chœur, mais pas sur le même ton, l'hôte de la réunion, le chef de la guilde des maçons et Foulques Lamy.

Alix Peivere se redressa sur son siège avant de reprendre la parole. Toute l'assemblée put observer à loisir les flammes dessiner des traits nouveaux sur son visage, lui donnant une autorité presque mystique rehaussée par sa coiffure en corne sous son voile.

« Nous allons tous devoir nous saigner à blanc, rien ne sert de prétendre le contraire, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres moyens de compléter notre tribut. Il y a dans cette ville des inutiles, des profiteurs mêmes, qui pourront être donnés aux Tartares.

— Les Juifs ? demanda Dupuits espérant ainsi sauver l'âme, chrétienne, de l'assemblée.

— Les Juifs oui, mais les mendiants aussi, une partie des serveurs, les autres pourront bien augmenter leur charge de travail... Et, si ce n'est pas suffisant, nous les laisserons se servir dans la campagne environnante.

— Vous proposez que nous donnions en esclavage des chrétiens à des païens ? interrogea le maître drapier qui avait tant pâli que le feu lui-même n'arrivait pas à donner des couleurs à son visage.

— Oui, il faudra peut-être d'ailleurs que nous sacrifions certains membres de nos guildes.

— Vous ne pouvez pas ! intervint Arnault la voix dangereusement basse.

— Si. Ensemble, nous pouvons gagner la majorité de nos guildes à notre cause. Les autres professions, qui dépendent des nôtres, nous suivront. Je n'ai aucun doute que Lelatin saura convaincre les maîtres de l'école cathédrale et autres lettrés, de là, une bonne partie du clergé nous sera acquise. Il s'agit juste d'éviter une révolte populaire, ce qui, vu les accointances de Brun et Martin avec la milice, ne sera pas difficile.

## XXXIII

Le Régent ne pourra pas bouger contre nous. Pas avec le peu d'hommes qu'il a.

— Les autres villes se tourneront contre nous, le Roi... commença Tristan Martin.

— Le Roi n'est pas là. La Reine mère ne pourra résister seule. Pas avec toute la fine fleur de la chevalerie en Égypte, le coupa Pichon ouvertement acquis à la cause d'Alix.

— Savez-vous ce que font les Tartares quand ils prennent une ville ? continua-t-elle. Non seulement ils divisent ses habitants en deux – les utiles, à leurs yeux, et les inutiles – mais, après avoir massacré la majorité des inutiles, ils en gardent une partie. Ils servent de bouclier humain à leurs propres hommes lors de l'assaut de la ville suivante. Les défenseurs de la ville doivent donc tuer les leurs avant de pouvoir attaquer les Tartares. Dites-moi, Arnault, êtes-vous prêt à tuer des chrétiens enchaînés pour atteindre ces païens, ou préférez-vous être percé par les armes de vos frères ? »

La majorité des hommes dans la pièce trembla de terreur. Se retrouver impuissant aux mains des Tartares était la pire chose qu'ils pouvaient imaginer. Ils étaient hantés par des visions du jugement dernier où ils se retrouvaient parmi les coupables. Non, mieux valait mourir ou tout perdre plutôt que de se retrouver dans cette position. Arnault Brun sentait la défaite arriver, pourtant ses yeux presque noirs fixés sur Alix reflétaient avec détermination le feu comme s'il y avait directement brûlé.

« Puisque vous ne pensez pas pouvoir protéger ce que nous avons acquis, vous le donnez sans combattre, quitte à ajouter nos âmes à ce tribut, déclara Alban Guibal dont la voix avait perdu toute puissance.

— Je ne donne rien du tout, je nous achète à tous un avenir ! Je suis désolée de devoir le payer au prix fort, mais cela vaut mieux que de se le voir arracher. »

Cette fois-ci, le vieil homme était complètement défait. Il s'affala même sur un tabouret, ses jambes étant devenues incapables de le porter.

« Bien maintenant que tout est dit, procédons à un vote ? Que ceux qui veulent prendre le contrôle de la ville et assurer sa survie en la livrant aux Tartares lèvent la main.

— Et les autres villes ? demanda à nouveau Tristan qui n'avait pas oublié son idée.

— Elles nous suivront... Que Dieu nous pardonne, elles nous suivront, répondit Dupuits, choqué par cette certitude.

## XXXIV

— Oui, reprit Alix. Aucun bourgeois ne voudra mourir pour des nobles indifférents qui ne reconnaissent même pas leur valeur. Non, à la minute où ils réaliseront qu'ils peuvent s'en sortir, ils marcheront sur nos pas. Alors, votons. »

Pichon leva immédiatement la main. Il fut suivi rapidement par Lelatin. Alix leva lentement la sienne, oubliant que le vote revenait à Jehan. Alban Guibal la leva en fixant le sol, un miroir presque parfait de Dupuits. Lamy regarda nerveusement autour de lui, ne sachant pas s'il avait voix au chapitre, avant de faire de même. Il n'en fallut pas plus à Agnès Dupuits pour participer au vote, même si elle aurait normalement dû en être exclue. Finalement, Tristan Martin, définitivement éloigné d'Arnault Brun, leva à son tour la main.

Le maçon regarda l'assemblée avec dégoût, le visage rouge de colère, les bras fermement croisés sur son torse. À la surprise générale, Roussel garda les mains serrées l'une dans l'autre. Alix Peivere se pencha vers son arrière-petit-fils et lui murmura quelque chose à l'oreille. Il hocha la tête, rejoignant les autres jeunes gens et ils disparurent hors de la pièce.

« Allons, Colin, l'apostropha doucement Dupuits, personne n'est satisfait de la tournure des événements, mais c'est la meilleure chose à faire.

— Non, je ne peux pas. Je ne peux pas construire mon avenir sur le sacrifice de celui des autres. »

Arnault Brun hocha gravement la tête, s'apprêtant à prendre la parole. Au même moment, les jeunes gens revinrent dans la pièce, les quelques hommes d'armes présents dans la maison sur leurs talons. Ils se saisirent sans trop de mal de Roussel, mais bataillèrent avec Brun, colosse qu'il était. La cohue fut terrible. Un premier juron fusa, suivi d'un coup de poing. Du sang s'écrasa en gouttes sur la paille fraîche qui volait sous les écarts du géant. Un homme d'armes ravalait péniblement un cri étouffé avant d'envoyer un coup dans le genou de son adversaire qui le fit vaciller dangereusement. À nouveau, Lamy jeta des regards affolés de part et d'autre de la pièce. Voyant l'absence de réaction de ses co-conspirateurs, il décida encore une fois de se ranger à l'avis général et d'ignorer ce qui se passait devant lui.

« Vous m'en voyez désolée, Arnault, mais nous ne pouvons plus vous laisser sortir d'ici. Un mot de travers à la mauvaise personne et tout serait gâché. Tout cela est trop important pour que nous vous laissions aller à votre guise. Non, vous serez sous bonne garde jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen de revenir en arrière. Dupuits, j'imagine que vous avez de quoi loger ces deux-là dans votre belle maison ? On dit

que c'est la plus grande de la ville. »

Le drapier hocha la tête et, sentant le poids du regard de son interlocutrice sur lui, indiqua aux gardes, qui avaient finalement réussi à soumettre le maçon, de le suivre. Colin Roussel et Arnault Brun furent sortis de la pièce et conduits vers les greniers où ils seraient dûment bâillonnés et détenus.

Dans la grande pièce, il fallut un certain temps pour que les discussions reprennent, mais elles finirent par le faire. Il fallait bien organiser cette reddition sans laisser au Seigneur et à son Régent le temps de se retourner. Bientôt, les débats s'animent à nouveau. Tout ce petit monde était naturellement porté vers la négociation. Finalement, au bout de longues heures, tous les détails de collecte, d'influence, de corruption et d'intimidation furent réglés. On prêta de bien nobles serments suivant les codes d'une chevalerie dont personne ici ne pouvait pourtant se prévaloir. Les convives se levèrent les uns après les autres, certains sonnés par ce qui venait de se passer, d'autres trop distraits par leur nouvelle importance pour vraiment penser à tout cela, et d'autres encore tout simplement satisfaits.

Après tout, ne prendre qu'une seule nuit pour organiser la vente du Royaume de France aux Tartares était une affaire rondement menée. Fin de siècle pour les Capétiens, fin de siècle pour la noblesse française, fin de siècle pour tout l'Occident médiéval, et fin de siècle en 1250.

© Anne-Flore Deyries 2022



*Anne-Flore Deyries est autrice de SFFF depuis presque aussi longtemps qu'elle sait tenir un stylo. Passionnée d'Histoire et de mythologie, c'est avec détermination, à défaut de discipline, qu'elle essaye de les faire vivre à travers ses écrits. Entre récits grandioses et improbables, personnages âpres mais résolus et situations intimistes ou sociétales, elle essaye d'écrire des histoires qui lui tiennent à cœur.*

# JFK, deuxième mandat

Jean-Pierre Mahé

*Et si, le 22 novembre 1963, la voiture de Kennedy avait été équipée d'un toit en plexiglas blindé ? Et si, après avoir effectué un second mandat, le Président américain avait décidé de dicter quelques notes sur les moments clefs de ce second mandat ? Peut-être auraient-elles revêtu la forme qui suit.*

## 22 NOVEMBRE 1963, une journée au Texas

La journée était magnifique, une journée d'hiver que le soleil avait daigné chauffer de ses rayons les plus lumineux. J'étais accompagné de ma jeune épouse, toute de rose vêtue. On lui offrit, à la descente de l'avion, un magnifique bouquet de fleurs. Comme à chaque fois, elle était splendide, souriait, émerveillait les journalistes. Son visage mutin avait conquis en quelques minutes notre entourage et je sentais que tout le monde murmurait autour de nous. Avant de monter dans la limousine, j'ai exigé que l'on mette un toit de sécurité en verre, et vérifié le parcours que prenait le convoi. Le chauffeur a ouvert la portière, et nous nous sommes installés confortablement. Au moment où le cortège s'élançait, nous avons ouvert le mini bar, entre les deux sièges, et avons plaisanté sur la charmante attention que nos hôtes avaient préparée : un Bloody Mary pour moi et pour elle, un jus de carotte, sa boisson préférée. J'ai échangé avec elle quelques propos sur la santé des enfants, sans insister, car elle se mettrait à penser à sa fausse couche et son visage s'assombrirait. Elle a fait semblant de me remercier de ma délicatesse, et a salué la foule, nombreuse, pressée sur les barrières le long de la route. Jamais blasée, elle s'est enthousiasmée devant les jeunes filles colorées qui l'interpellaient et a répondu vivement à leurs appels. Les enfants agitaient des petits drapeaux et jetaient des fleurs vers nous, que malheureusement notre escorte écrasait sans délicatesse. Contrairement à son habitude, le gouverneur Connally, assis devant moi, était conquis par la liesse qui éclairait son visage habituellement trempé de tristesse. Il a même taquiné gentiment sa femme à qui, depuis longtemps, il n'adressait pourtant que des reproches, notamment sur le mauvais goût de ses tenues. Il s'est retourné vers moi et, triomphant, m'a glissé : « Vous voyez, Monsieur le Président, ici les gens vous aiment. » À la sortie de la ville, au moment où la Lincoln empruntait le grand boulevard qui

## XXXVII

irrigue les bâtiments industriels et marque la fin de la ville de Dallas, j'ai ressenti un soulagement que tout se soit si bien passé. J'ai juste entendu quelques claquements sur le toit en verre blindé de la limousine, et nous avons blagué sur les oiseaux inconscients qui osaient s'attaquer à notre voiture. Par la portière, j'ai noté une légère agitation, et j'ai remarqué un homme entre deux âges avec une petite caméra portative. Je me suis promis de m'en faire livrer une au plus vite. Une fois le boulevard passé, quand la foule a disparu, j'ai demandé au chauffeur d'accélérer la cadence pour arriver à temps à la conférence de presse. Les motards de l'escorte ont actionné leurs sirènes, et le convoi a avalé à grande vitesse les kilomètres restants jusqu'à la résidence du gouverneur. En route, il m'a brossé le portrait des journalistes les plus mordants, ceux qui ne vous lâchent pas. Nous avons évoqué la situation de l'État, la crise de l'immobilier, le recul du prix du pétrole, et tout autre sujet probable des journalistes texans. La voiture a stoppé sa course exactement devant le tapis rouge. Précédé du gouverneur, j'ai pris la main de Jackie, et nous avons escaladé le grand escalier en marbre de la résidence sous les crépitements des flashes. La conférence a été musclée mais est restée courtoise. La présence de ma femme à mes côtés a sans doute freiné les ardeurs des journalistes les plus agressifs. Après le repas avec les officiels, nous avons donné le coup d'envoi d'un grand bal. La soirée a été magnifique, et ce, une fois de plus, grâce à la fine intelligence de la femme qui m'accompagne. J'ai pensé que nous avions fait un pas énorme au Texas alors qu'on avait essayé de me convaincre de renoncer à ce voyage. Le lendemain, nous sommes repartis sereins vers l'aéroport. Tandis que nous emprunions la passerelle, un orchestre jouait Yellow Rose of Texas. « Pas forcément du meilleur goût pour un président des États-Unis, mais ce fut le seul faux pas de cette visite », ai-je pensé. Une fois bien assis dans l'avion, mes conseillers sont venus me dire qu'on avait tiré sur la voiture et que la police avait arrêté un homme, aussitôt abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. J'ai donné des consignes pour que ceci reste secret.

27 juillet 1964, ma décision de retrait du Viêt Nam

Ce matin-là, j'avais accepté une demande d'audience du général Westmorland et de Johnson, le Vice-Président qui m'avait conseillé de le rencontrer. Westmorland avait combattu contre les nazis, c'était un valeureux soldat et il avait la confiance des officiers, car il avait dirigé l'Académie militaire de West Point. Dans le Bureau ovale, j'ai réuni McNamara, le Secrétaire d'État à la Défense, John McCone, le chef de la CIA, Wheeler, le chef d'État-Major, Johnson et donc Westmorland.

## XXXVIII

Le sujet du jour concernait l'augmentation de l'engagement au Viêt Nam où nous avons alors quelques centaines de conseillers et de formateurs. Je savais que Johnson et Westmorland allaient réclamer une intervention directe, mais je n'avais aucune intention de recommencer la guerre de Corée, quand les divisions de MacArthur avaient été prises au piège par les va-nu-pieds de Mao. Nous nous sommes assis autour de mon bureau, sous l'œil d'Abraham Lincoln. Les nurses ont raccompagné John Junior à la salle de jeux et les discussions ont commencé. J'avais préparé le débat : j'aurai Westmorland, Wheeler et Johnson contre moi, McNamara et McCone de mon côté pour faire contrepoids. J'aimais McNamara, même si je n'étais jamais sûr de ce qu'il mijotait derrière ses lunettes d'étudiant et ses complets mal ajustés. J'étais heureux de l'avoir débauché de son poste de chef de la Ford Company. À la Maison-Blanche, on l'appelait la fusée tant il réfléchissait vite, certainement trop pour les esprits lents de notre administration. McCone n'était pas mal non plus, et surtout plus fiable qu'Allan Dulles, qu'il avait remplacé. Dulles était le spécialiste des coups bas, le coup d'État au Guatemala et la préparation de l'invasion ratée de Cuba n'étant pas des moindres. J'ai invité LBJ (Johnson, note de l'auteur) à lancer la discussion. Il y est entré avec passion, en défendant ce qu'il appelait alors l'Ambition Vietnamienne :

« Monsieur le Président, on ne peut pas permettre que le Sud Viêt Nam tombe sous le contrôle des c. de rouges, nous avons les moyens de les endiguer. Les Russes ne bougeront pas. Depuis l'affaire de Cuba, ils n'oseront pas se mettre dans nos pattes... », et toute autre sorte d'arguments de ce genre.

Je l'ai laissé parler. Je savais que Johnson apprenait ses textes par cœur, mais quand il s'agissait d'argumenter, il ne restait plus rien de lui. Westmorland était d'un autre niveau. Un vrai soldat. Il faisait appel au patriotisme, à nos blessures réciproques, à la fierté américaine, au péril communiste... Comme moi, il souffrait du dos, et devait faire appel à des cocktails de médicaments pour se tenir debout (C'est Max Jacobson, mon médecin, qui me l'avait dit.) Il se leva plusieurs fois pour soulager son dos. J'avais du respect pour lui, mais il était très lié à Boeing qui, nous le savions, cherchait une opération d'envergure pour tester son nouveau bombardier, le B52. Après l'intervention de Westmorland, j'ai demandé une suspension de séance pour aller me reposer un peu. Je suis allé m'allonger sur un divan, installé dans une salle à côté du Bureau ovale, j'y venais pour chercher l'inspiration et soulager ma colonne vertébrale. À mon retour, McNamara était en grande discussion avec Johnson. Tout le monde s'est levé à mon entrée puis, comme à son habitude, McNamara a pris la parole, il a été brillant.

Au début, il a flatté la position de Johnson qui souriait, content d'avoir été entendu. Mais après quelques minutes, il a retourné un à un les arguments qu'il avait exposés pour nous prouver que l'engagement de soldats au Viêt Nam serait une colossale erreur, un bourbier duquel les États-Unis mettraient des années à sortir. McCone a ensuite enfoncé le clou en disant que, dans cette affaire, il valait mieux rester sous la surface avec des conseillers et des opérations spéciales plutôt que d'engager des troupes au sol, surtout à un moment où on pourrait avoir besoin de défendre l'Allemagne ou la Turquie contre les Russes et ses supplétifs. J'ai terminé la réunion en demandant à Johnson et Westmorland s'ils avaient quelque chose à ajouter. Je voyais la déception sur leurs visages. Johnson tremblait de dépit. J'ai retenu McNamara pour finaliser une position. J'ai accepté de demander au Sénat plus de crédit pour la CIA, afin qu'elle liquide quelques meneurs vietnamiens avant que nous nous retirions. Nous avons décidé de négocier avec les Russes pour qu'ils ne fournissent plus de soutien aux Nord-Vietnamiens, et qu'ils cherchent avec nous une sortie honorable. Ne voulant pas laisser le champ libre aux Chinois, ils y avaient autant que nous intérêt. Le soir même, il y avait une réception pour célébrer la fin de la guerre de Corée. Devant les veuves, les orphelins, les soldats amputés, j'ai su que nous avons pris la bonne décision...

22 janvier 1965, un après-midi avec le pasteur Martin Luther King

J'avais invité le pasteur King pour un après-midi de détente à notre résidence de Hyannis Port, un jour après le discours d'investiture de mon deuxième mandat. Depuis la manifestation sur les droits civiques, le pasteur King était mon ami, et encore plus celui de Bobby (mon frère, note de l'auteur) avec qui il parlait pendant des heures. Le pasteur est arrivé à trois heures, exact comme à son habitude. Toute l'assistance l'attendait. Parmi elle, de nombreuses étudiantes du MIT (Massachusetts Institute of Technology), rêvant de rencontrer enfin notre brillant orateur. J'avais l'impression que depuis son fameux « I have a dream », nombreuses étaient nos compatriotes qui seraient heureuses d'avoir un rêve avec lui. King a fait le tour des invités. Il arborait un petit sourire discret. Il avait la discussion facile, surtout avec les jeunes femmes, on le disait du reste très galant, voire plus. Il était légèrement parfumé, très bien habillé. Il s'est assis sur un divan, et aussitôt un cercle s'est formé autour de lui. MLK parlait doucement, très pédagogue, répondant doucement aux questions sur les manifestations pour les droits civiques, sur les excès de Nation of Islam et l'agressivité de Malcom X. Au bout d'une heure, j'ai dû interrompre le pasteur pour un entretien privé. Il était inquiet concernant la

possibilité de mettre fin à la ségrégation. Il revenait sans arrêt sur sa crainte d'un sabotage de la part de Hoover (le directeur du FBI, note de l'auteur) dont il savait qu'il échappait à notre contrôle. Je l'ai rassuré, lui disant que tout serait mis en œuvre pour appliquer cette loi, que j'avais moi-même signée en juillet 1964. Je lui ai proposé une protection rapprochée, mais il l'a refusée, craignant que ce soit mal perçu par ses compagnons de route. Nous avons longuement discuté de Malcom X, nous le trouvions tous les deux excessif dans ses propos, mais le pasteur King le défendait, considérant inévitable que des hommes poussés à bout se révoltent. De retour au salon, rassuré, il a été assailli par les étudiantes et est resté notre hôte jusqu'au soir. On m'a signalé qu'une des étudiantes, Elena Paterson, s'était montrée particulièrement entreprenante, lui faisant du charme tout l'après-midi. Jackie avait vu son manège et avait demandé aux agents de sécurité de la faire sortir discrètement, craignant un scandale. Elle est partie docilement. Nous n'avons jamais su si elle avait été envoyée par le FBI. En tout cas, après cet après-midi, Elena Paterson s'est invitée à tous les meetings du pasteur, a participé à toutes les manifestations pour les droits civiques. Au début à l'arrière, on l'a rapidement vue aux premiers rangs, assez proche du pasteur. Son beau visage, ses yeux bleus et ses beaux cheveux blonds dénotaient dans les marches, même si elle n'était pas la seule Blanche. Nous avons appris que lorsque Coretta, la femme du pasteur King, n'était pas là, elle se glissait dans sa chambre. Les hommes de Hoover ne rataient rien. Le FBI a fini par transmettre des photos à la Presse et King n'a pas eu d'autre choix que d'avouer sa liaison. Sa carrière était terminée. Il a divorcé et s'est retiré avec Elena dans une ferme en Géorgie. Les médias ne les ont pas lâchés. On l'a beaucoup critiqué, mais son remariage l'année suivante avec Mlle Paterson a probablement beaucoup fait pour le rapprochement entre les Noirs et les Blancs. Les jeunes s'identifiaient à eux et le nombre de mariages mixtes a explosé en 1968. Si aujourd'hui les relations entre les différentes communautés sont apaisées en Amérique, on le doit beaucoup à cette réception anodine à Hyannis Port. Je pense qu'un métis pourrait arriver un jour à la présidence. Cela me ferait plaisir que ce soit l'un des fils du pasteur King, il terminerait ainsi l'œuvre de son père...

Le 7 mars 1966, la trahison du général de Gaulle

Dans un précédent paragraphe, je vous ai parlé de ma visite en France avec Jackie, en juin 1961. J'étais heureux de rencontrer le seul survivant des vainqueurs de la Deuxième Guerre mondiale. Nous, les Américains, nous aimons nous moquer des Français, et diminuer leur

rôle, mais il faut reconnaître du panache et de la volonté au général de Gaulle. Avant de le rencontrer, Pierre Salinger, mon conseiller pour les affaires françaises, m'avait donné des cours particuliers pour comprendre son fonctionnement, ses coups de gueule, ses provocations, sa froideur, mais aussi son habileté à louvoyer entre nous et les Soviétiques. À mon arrivée, à la descente d'avion, je dois dire que j'avais été surpris en lui serrant la main, elle était molle, distante. Il me regardait de haut, quasi indifférent. Jackie, quant à elle, était fascinée, elle retrouvait là ses origines françaises. Malraux, le ministre de la Culture, lui avait offert des dizaines de livres dédiés. Elle avait même voulu qu'on achète une résidence à Pont-Saint-Esprit, dont était originaire son arrière-grand-père. La France nous avait séduits, de Gaulle n'avait pas été trop désagréable, j'étais rentré satisfait. Quand, en octobre 1962, j'avais envoyé mes conseillers demander à de Gaulle de nous accompagner dans l'affaire des missiles de Cuba, il n'avait pas hésité une seule seconde pour nous affirmer son soutien. En deux jours, il avait mis en alerte son armée et fait mobiliser tous ses officiers de réserve. J'avais apprécié, et nous lui avions envoyé un cadeau, une limousine blindée, car nous le savions en danger. Je crois qu'il ne l'a jamais utilisée...

Alors, ce jour de mars 1967, nous avons été choqués de sa décision de retrait de l'OTAN. Nous avons été informés de ses gesticulations sur le sujet, mais sans les prendre au sérieux. Pour moi, personnellement, le choc a été rude, une vraie trahison. Certains de nos soldats étaient en France depuis plus de vingt ans, leurs enfants parlaient mieux le français que l'américain ! Quand Charles Bohien, notre ambassadeur, a été convoqué par Couve de Murville, le Premier ministre, pour lui signifier l'exigence française, j'ai cru à une plaisanterie, mais les médias français ont confirmé la nouvelle dans la soirée. J'ai appelé McNamara, secrétaire d'État à la Défense, pour avoir sa position, mais la mienne était faite. Comme avec Kroutchev pendant l'affaire des missiles de Cuba, l'Amérique n'allait pas se laisser dicter sa conduite par un général vieillissant, de plus en plus en décalage avec sa population, qui adoptait, elle, progressivement, le mode de vie américain. Le lendemain, nous avons signifié au président français que s'il souhaitait notre départ, il faudrait qu'il nous déloge, sachant pertinemment qu'il n'oserait pas. Je savais que le général de Gaulle était coutumier de ces actions d'éclat, mais il revenait vite à la raison devant de bons arguments. À cette époque, beaucoup de Français étaient encore attachés à la présence américaine, et à part quelques incidents sans importance, nos troupes étaient bien acceptées. Dans certaines villes, les bases américaines représentaient la première source

d'emploi. De nombreux petits Franco-Américains avaient été conçus dans le recoin de nos bases militaires. Nous étions sûrs de notre fait. Nous avons même organisé une vaste opération Open Doors pour montrer aux Français nos installations et doubler ainsi de Gaulle par sa base populaire. Il n'a pas réagi pendant plus de deux semaines et nous avons cru l'affaire gagnée. Mais, le 21 mars, le jour du printemps, il est passé à l'initiative et a invité les jeunes à venir s'installer dans nos bases. Elles ont été assaillies par de jeunes garçons en chemises à fleurs et de jeunes filles en mini-jupes, enjambant les grilles. Ils furent très vite rejoints par de jeunes hippies américains à pattes d'éléphant, jouant à la guitare des airs de Joan Baez et de Bob Dylan. Des tentes multicolores ont fleuri sur nos champs de tir. Nous ne pouvions les faire partir par la force qu'au risque de créer un mouvement de rejet des Français. Nos officiers, débordés, ont demandé des consignes que nous avons été incapables de leur donner. McNamara, d'habitude si proluxe d'idées en tout genre était totalement sec. De Gaulle a dû beaucoup s'amuser. À nos protestations, le général a répondu qu'il ne pouvait rien faire contre la jeunesse. Nous n'avons eu d'autre choix que de céder. J'ai été critiqué pour ma faiblesse. Une fois de plus, comme il l'avait fait avec Roosevelt en s'imposant comme le chef de la France libre, le général nous avait forcé la main. Mais l'histoire m'a donné une revanche, en retournant la jeunesse contre lui. Un an plus tard donc, au printemps 68, nous avons orchestré une campagne de déstabilisation contre lui, avec le succès que l'on connaît. L'affaire a été assez simple, car la société française était mûre pour le changement après dix ans de mandat du vieux soldat. Nous avons recruté quelques jeunes excités dans des universités parisiennes. Au début, le mouvement a été assez difficile à lancer. Les garçons que la CIA manipulait n'avaient qu'une culture idéologique sommaire, et on ne trouvait pas de motifs pour les faire descendre dans la rue. C'est moi qui ai suggéré à la CIA de trouver un motif impliquant des filles, et ils ont proposé, à l'un d'entre eux, un rouquin avec un visage d'innocent poupon, de demander l'accès au dortoir des filles de l'université de Nanterre. Devant le refus de l'administration, le feu a pris au-delà de nos espérances. En quelques semaines, les pavés se sont mis à voler. Je pense que le général s'est douté que le coup venait de chez nous. Il a convoqué notre ambassadeur pendant plus de deux heures, mais sans rien obtenir. À la fin mai, quand il est parti en Allemagne réclamer le secours de l'armée, nous l'avons précédé chez le général Massu, qui y commandait les forces françaises, que nous avons facilement convaincu de rester l'arme au pied et de refuser son appui à de Gaulle. Massu a su le convaincre de patienter et on a évité le coup d'État militaire. De

Gaule était fini, on en était certains. La CIA avait déjà commencé à sabrer le champagne, français bien sûr. Mais il nous a encore bluffés, a redressé la situation en un discours à son retour à Paris. Fatigué, usé, mais insubmersible comme en 1944. Finalement, j'ai quitté la Maison-Blanche avant son départ de l'Élysée ! C'est Nixon qui lui a donné le coup de grâce. En avril 1969, il a autorisé la CIA à intervenir dans la campagne contre son référendum, et on l'a fait définitivement partir. On a sabré le Champagne, cette fois-ci pour de bon.

11 septembre 1968, l'intervention en Haïti

Mon mandat a été marqué par une aversion pour la violence. Le peuple américain avait besoin de paix. Pour la première fois depuis longtemps, une génération américaine découvrait qu'elle pouvait vivre sans risquer de partir à la guerre. Celle de Corée était loin, celle du Viêt Nam avait été évitée, et les Russes ne représentaient pas vraiment une menace, l'arme nucléaire nous tenait à distance d'un conflit direct. Nous réglions nos comptes à travers des conflits mineurs, en Afrique et en Amérique latine notamment, ou via les syndicats et partis politiques européens. Cette position pacifique fut mise à mal par l'affaire d'Haïti. Début 1968, nos services y faisaient état de nombreuses exactions extrêmement violentes, des révoltes méchamment réprimées par les Tontons Macoutes du président à vie, Duvalier. Nous le soutenions, mais cette position devenait insupportable, vu ses dérives de plus en plus autoritaires. Les photos que je recevais étaient terribles. Ses milices faisaient tuer les opposants en leur mettant autour du cou un pneu enflammé. Nous faisons face aux images d'horreur d'hommes en flammes, comme les immolations de bonzes au Sud Viêt Nam en 1963. Elles avaient alors profondément choqué l'Amérique, et entraîné la chute du président Diem. En tant que président d'une nation civilisée, je me devais de réagir. Je savais que les Républicains reviendraient au pouvoir après mon mandat, et qu'ils ne seraient guère émus par les méthodes sanguinaires de Duvalier. Il me fallait agir avant leur arrivée en évitant les erreurs de l'intervention de 1915, c'est-à-dire sans brutalité, restaurer la démocratie, sans occuper le pays pendant 20 ans. Nous avons préparé une opération de basse intensité, en profitant de la bonne connaissance du terrain de la CIA. Le 11 septembre 1968 au matin, nos forces spéciales ont pris le contrôle du palais présidentiel et des principales villes du pays. L'accès au port de la capitale, Port-au-Prince, a été vite sécurisé, et nos navires ont pu débarquer du matériel. En quelques jours, nous avons pris le contrôle du pays sans effusion de sang. Nous redoutions une attitude hostile de la population, mais l'accueil fut

## XLIV

magnifique. Duvalier fut exfiltré vers la France où il est mort trois ans plus tard. Notre intervention fit scandale à Paris et à Moscou. Le mouvement des non-alignés cria au retour de la colonisation, mais très vite, le silence se fit, tout le monde étant conscient que le pays avait besoin d'une intervention extérieure. C'est McNamara qui a eu le premier l'idée de proposer aux Haïtiens le même statut que celui de Porto Rico et de devenir un Commonwealth américain. Le premier pays libéré de la tutelle colonialiste française devenait associé à l'Amérique, et nous pouvions désormais tenir Cuba en tenaille. Cette idée a été adoptée par les Républicains et c'est Nixon, qui m'a succédé cette fois en 1968 à la Maison-Blanche, qui eut l'honneur d'affilier Haïti à l'Amérique. Aujourd'hui, Haïti est le pays le plus plaisant des Caraïbes, et si les Américains vont passer leurs vacances sur ses magnifiques plages, c'est grâce à moi. Je suis d'ailleurs persuadé que, sans cette intervention, il aurait sombré dans un chaos total, dans la misère. Quand je vais y passer quelques jours pour m'y reposer, je suis fier de voir le drapeau haïtien avec son palmier flotter à côté de la bannière étoilée.

Extraits des mémoires de John Fitzgerald Kennedy, publiées à l'occasion de ses 80 ans, le 29 mai 1997.

© Jean-Pierre Mahé 2023



*Breton de sang et de conviction, citoyen du monde par mon métier, je me suis nourri depuis mon enfance d'histoires, des petites mais aussi de la Grande Histoire. Ma passion est de rencontrer des destinées simples et parfois de les coucher sur le papier, modestement... L'écriture est pour moi un défoulement sans contrainte, sans exigence, avec plaisir, comme celui de goûter un bon vin. J'aime partager cela avec mes amis, et aujourd'hui, par cette nouvelle, avec vous. Merci de votre indulgence.*

# L'ultime atome

**Laurent Leleu**

*Entre le 14 et le 28 octobre 1962, la crise des fusées de Cuba plonge le monde dans l'angoisse d'une Troisième Guerre mondiale. Après plusieurs jours de négociation et d'escalade entre l'URSS et les États-Unis, un accord est finalement trouvé. Mais que se serait-il passé si quelqu'un avait vraiment perdu son sang-froid ?*

**L**A GAMINE N'ÉTANT GUÈRE LOQUACE, on avait naturellement choisi Nancy pour prendre la parole le Jour des Morts. Comme tous les 4 juillet, l'abri débordait d'animation. Les cris de joie scandés tels des slogans résonnaient dans les couloirs des Communs. Arborant des fanions aux couleurs de la nation comme signe de ralliement, les plus jeunes galopèrent jusque dans le moindre recoin du refuge bétonné, transmettant la fièvre patriotique à tous ses occupants. Le Privé restait pour l'instant inaccessible. Domaine réservé du gouvernement, de l'état-major et du Docteur, il n'ouvrirait ses portes qu'au début de la cérémonie officielle organisée dans la salle McNamara. On chanterait alors tous à l'unisson, la main sur le cœur, puis Nancy pourrait lire le petit texte qu'elle avait écrit en hommage aux défunts, morts pendant l'Apocalypse. Elle avait sué sang et eau pour trouver les mots justes, le regard bienveillant de M. Teach en guise d'aiguillon par-dessus son épaule, et n'était pas peu fière d'être arrivée à ses fins. Peu loquace, mais pas muette la petite.

Depuis 1962, l'an I du Grand Confinement, le 4 juillet était dédié aux festivités. Un moment solennel consacré à commémorer la mémoire de la catastrophe et à rendre hommage à ses victimes. Nancy était née bien après et n'avait pas connu le monde d'avant que les anciens décrivaient comme un éden où régnait le confort et l'abondance, les larmes aux yeux et la voix chevrotante. Le style de vie actuel n'en restituait hélas qu'une version appauvrie. Avec la Tsar Bomba, les Rouges avaient privé les occupants de l'abri de sa jouissance, initié l'escalade des représailles, réduisant le monde à un enfer contaminé par les poussières radioactives. Heureusement, le Docteur avait tout prévu. Il avait prédit que la réclusion durerait cent ans. Il avait conseillé le président, calculé les ressources nécessaires à la survie, planifié la construction de serres, de la ferme où étaient élevés les animaux destinés à l'abattage ou à la production de denrées

animales, sélectionné les élus en déterminant la proportion hommes/femmes idéale et insufflé le courage nécessaire à tous. Le Docteur leur avait appris à ne plus s'en faire et à aimer la Bombe ou, du moins, à en accepter les effets bénéfiques pour l'avenir. Le monde est une page blanche sur laquelle nous imprimerons notre mode de vie. Une Nouvelle Frontière au-delà de laquelle s'étendent des domaines où les compteurs Geiger ont été remis à zéro, des territoires où préjugés et ignorance sont désormais réduits à néant, pour le plus grand profit de la science et de la liberté. Le Docteur savait causer et capter son auditoire.

Nancy était venue au monde dans la cinquième décennie du Confinement et au moins quarante années devaient s'écouler encore avant la réouverture des portes étanches qui occultaient l'avenir. Un futur dont elle espérait apercevoir les prémises.

Le moment de parler était arrivé sans qu'elle s'en rende compte, perdue dans ses pensées, répétant sans cesse les premiers mots de sa déclaration. La tâche serait rude, mais seuls les premiers pas coûtent. Dans les couloirs, les galopades s'étaient interrompues. La tension devenait palpable. Les gardes en uniforme d'apparat, casquette blanche immaculée vissée sur le crâne, chaussures cirées, guêtres impeccables, venaient de prendre position de part et d'autre de la porte plombée du Privé. Les verrous claquèrent dans leur logement, le panneau pivota et la foule entra, se dirigeant directement vers la salle McNamara, la plus grande du complexe, dans un mouvement déterminé. Sur le mur du fond, la bannière étoilée était déployée, juste derrière la tribune où était juché le gouvernement et l'état-major. Des petits hommes en complet noir, parfois un militaire. Nancy n'accorda pas grande attention à leur visage, le pupitre où elle devait prendre place occupant toute son attention. Mais, pas tout de suite. Son intervention devait être précédée des habituels palabres, discours des délégués du Commun à l'adresse du Privé, prière muette, hymne national chanté d'une seule voix. Forte, ne tremblant pas. Son instant de célébrité viendrait plus tard.

Comme tous les enfants nés au sein de l'abri, Nancy avait reçu toute l'éducation nécessaire à la survie. Ce qu'il convenait de faire en cas d'alerte – duck and cover – les diverses tâches à accomplir dans les serres et à la ferme pour maintenir un niveau suffisamment confortable d'autarcie et une foi inébranlable dans l'avenir. Elle n'avait jamais manqué d'amour de la part de sa mère, la quatrième épouse de son père, un technicien préposé à l'entretien. Ses nombreux demi-frères et sœurs fréquentaient la même école qu'elle et eux non plus ne manquaient sans doute pas d'attention de la part de leurs mères

respectives. Seulement, sa résolution vacillait depuis quelque temps. Un doute insidieux, presque rien, mais suffisamment tenace pour susciter le malaise et l'insatisfaction. D'aucuns auraient mis cela sur le compte de l'adolescence, cet âge ingrat ouvert à tous les excès d'irrationalité. Pourtant, elle se tenait bien droite, là, au sein de l'assemblée, dans sa petite robe blanche, copie conforme d'une tenue de Jackie, l'épouse de feu le président Kennedy, attendant le moment idoine pour prendre la parole et adresser son modeste hommage aux disparus, essayant d'être à la hauteur, de faire bonne figure. La tâche serait rude, mais seuls les premiers pas coûtent.

Des années plus tard, son père lui montra un papillon mort. Une créature diaphane aux ailes translucides frangées de noir. Il l'avait ramassé pendant l'inspection d'une conduite de ventilation, ne sachant pas comment l'insecte s'était retrouvé à cet endroit. Aspirant l'air du dehors, les événements de l'abri ne communiquaient pas directement avec l'intérieur. Tout un système de filtres veillait à son innocuité, éliminant tout risque de contamination par les poussières radioactives. Mais, le système n'était manifestement pas infailible. Ce papillon était un signe de l'extérieur, un témoignage du monde d'avant plein de promesses, preuve que son intérêt pour la vie à la surface n'était pas une activité vaine. Bien au contraire, il alimentait sa soif d'absolu, son désir de braver la discipline pour s'affranchir des contraintes de l'abri et ainsi voir de ses propres yeux le monde extérieur.

— Tu peux le prendre, Nancy, chuchota son père. J'ai vérifié. Il ne présente aucune trace de contamination. La nature nous réserve bien des surprises, n'hésitant pas à nous offrir des cadeaux, en dépit de tout le mal que nous lui avons fait.

Le père de Nancy n'était pas coutumier des cadeaux. Dans l'univers confiné de l'abri, où la moindre ressource était chichement comptée, octroyer des largesses à autrui s'apparentait à un luxe. Les occasions d'exercer sa générosité étaient rares, se limitant à la transmission des mêmes biens échangés de génération en génération. Bien qu'il s'en défende, sa dernière fille avait toujours été sa préférée parmi ses nombreux enfants, le poussant à excuser ses manifestations de rébellion et à ignorer l'agacement qu'il ne manquait pas de provoquer chez l'adolescence face à une tendresse jugée encombrante. Et encombrant, il pouvait l'être. Pataud même. Nancy ne lui en voulait cependant pas pour ses démonstrations d'affection. Elle le voyait si peu, encore moins depuis qu'elle avait atteint l'âge de 16 ans. Aussi, ce matin-là, elle l'avait suivi sans méfiance, en dépit de son air de conspirateur.

## XLVIII

Dans son souvenir, radio Liberty diffusait une émission consacrée aux dédicaces. Dean Martin susurrant dans le creux de l'oreille de tous, une romance sirupeuse qui engluait les sens et le cœur comme une bouffée mal digérée de guimauve. Elle l'avait suivi jusqu'à un local technique dont il avait ouvert la porte avec le passe accroché à sa ceinture. D'un geste, il lui intima de le suivre à l'intérieur avant de pousser le battant pour le refermer. Loin de l'attention d'autrui et des regards malveillants ou soupçonneux, il déposa dans la coupe de ses paumes ouvertes, le papillon extrait de l'armoire de maintenance où il l'avait celé. Comme une offrande. Le chétif insecte ne pesait rien. Un simple souffle aurait suffi à le projeter au loin. Il aurait été si facile de froisser ses ailes, si aisé de broyer son corps pour le réduire à une simple souillure entre les doigts. Bref, si simple de l'effacer de l'univers tangible avant d'y replonger pour retourner aux tâches et rituels du quotidien, dans l'attente du moment où la civilisation pourrait émerger de sa chrysalide bétonnée, libre de toute entrave, libre de proliférer et de conquérir cette nouvelle Frontière tant désirée.

En observant le papillon, Nancy ne put s'empêcher de repenser aux paroles de la Rumeur dont les échos troublaient la quiétude de l'abri. Un réquisitoire sinistre dénonçant les mensonges des autorités et affirmant que l'apocalypse nucléaire ne s'était pas produite. La Rumeur colportait le doute, distillait le venin de la sédition en clamant que les habitants de l'abri participaient à leur insu à une expérience dont ils étaient les dupes. Le film projeté dans les salles de classe pour attester de la véracité de l'événement n'était qu'un faux habile, réalisé pour accréditer la version du Docteur et des autorités. Le gouvernement et les militaires nous contrôlaient ainsi mieux et dans cent ans nous serions complètement conditionnés pour nous conformer à leur discipline. Nous serions à leurs bottes ! Nancy sentit le nœud de son ventre se resserrer.

Scrutant ses réactions, son père s'était approché doucement, lui pressant les épaules de ses mains calleuses. Il lui plaqua une bise au coin de la bouche, avant de s'écarter, un peu gêné par son geste spontané, mais en même temps soulagé du peu de réaction de l'adolescente. Il était pressé maintenant, un sentiment d'urgence se manifestant dans chacun de ses gestes. Une fébrilité inquiétante. Le soir même, Nancy savait qu'il devait retrouver sa sixième épouse dans l'appartement de courtoisie, une bimbo à la chevelure de la même couleur que le feu qu'elle avait au cul. Après l'avoir invitée à déposer le papillon dans l'armoire, il la poussa dehors. En claquant dans le chambranle métallique, le battant aggrava son malaise. Si les premiers pas coûtent, l'innocence est la première à en pâtir.

## XLIX

Monsieur Teach passait dans les rangs pour observer le fruit des cogitations des élèves. Le thème de la rédaction ne suscitait de la part de Nancy qu'un intérêt poli. Le 4 juillet lui paraissait loin. Une autre vie, dans un univers parallèle. Son esprit vagabondait ailleurs, explorant des potentialités interdites. Privilège de l'âge. « Pourquoi les États-Unis domineront-ils un jour à nouveau la surface de la Terre, nouvelle Frontière de la Liberté ? » Majuscules y comprises. Que répondre à cette question ? Pour le gouvernement, sortir de l'abri dans un monde purgé de la radioactivité résiduelle provoquée par les retombées était une évidence. Repeupler la planète avec des petits Américains convaincus de la supériorité de leur mode de vie une mission sacrée. Et installer leur domination sur le monde une certitude. À la condition que ces salopards de Rouges n'aient pas organisé aussi la reconquête de la surface à partir d'un abri identique au leur. Dans cette éventualité, le Privé disposait d'un véritable arsenal prêt à être utilisé pour se défendre. Si vis pacem...

Pourquoi alors la Rumeur trouvait-elle autant d'écho dans son esprit ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ? Nancy devait être une mauvaise Américaine pour accorder foi à ces affabulations. La petite musique du doute accomplissait pourtant son travail de sape, inexorable. Elle laminait les ultimes éléments de langage inculqués depuis son enfance. Que voulez-vous ? Quand on a un cerveau, on l'utilise. Et quand on forme trop bien sa jeunesse, il faut s'attendre à la voir retourner les armes de la critique contre ces propres instructeurs.

La Rumeur disait que tout n'était que fumisterie. La crise des missiles de Cuba, la Tsar Bomba, le plan du Docteur, la décision de préserver la meilleure part de la nation américaine pour préparer l'avenir. Tout cela n'était qu'un moyen de contrôler la population de l'abri, de tuer dans l'œuf toute forme de contestation jusque dans la cellule familiale. Pas vraiment le genre de réflexion à confier sur une copie d'exercice. Monsieur Teach n'aurait pas vraiment apprécié. D'ailleurs, il fronçait les sourcils, sans doute pas dupe du manège de Nancy. Autant crever l'abcès, elle leva la main.

— Monsieur Teach, puis-je poser une question ?

— Ce n'est pas le moment le plus approprié Nancy, mais je t'écoute.

Les doubles foyers de l'enseignant semblaient la viser. Elle ne se dégonfla pourtant pas.

— Depuis l'enfance, on nous apprend que la crise de Cuba a été le déclencheur d'un processus d'escalade aboutissant à la Troisième Guerre mondiale. On nous dit aussi que les Rouges avaient conçu un

# L

dispositif de riposte nucléaire automatique. Que leur intention était d'éradiquer toute vie biologique de la surface de la planète avec les retombées radioactives de ces armes surpuissantes.

— C'est l'exacte vérité Nancy. Où est le problème ?

— Ben justement. Et si tout cela n'était qu'un mensonge, élaboré pour nous contraindre à vivre sous la coupe du gouvernement ? Nous forcer à accepter sa discipline ? Je veux dire, après tout, on n'a aucune preuve de la fin du monde. Moi-même, comme je n'étais pas née à l'époque, et c'est le cas de tous dans la classe, je n'ai pas connu la vie d'avant et je ne peux me fier qu'aux témoignages des plus anciens.

Monsieur Teach soupira, retirant ses lunettes pour se frotter les yeux. La fatigue, sans doute. Dans la salle, tout le monde patientait, s'attendant à la voir sanctionnée pour son impertinence, non sans un plaisir pervers de la part de ceux qui ne l'appréciaient pas. Ils étaient légion, ruminant leur rancœur dans les conciliabules pendant les interclasses, lui jetant des coups d'œil dégoûtés, le sous-entendu dégainé, prêt à jaillir sous la forme d'une remarque anodine mais assassine.

Après un instant de réflexion, monsieur Teach reposa ses loupes sur le nez, toute son attention concentrée sur sa petite personne comme en témoignaient les pupilles dilatées par la correction de ses verres. Il avait l'air agacé, limite froissé dans sa capacité à transmettre l'American Way of Life à dose homéopathique. Sans douleur et sans contre-indication fâcheuse, du genre à vous pousser à devenir désaxé. Par principe, par opposition ou juste pour le plaisir de la contradiction stérile. Il faut que jeunesse se passe, mais sans trop de bruit, sans débordement subversif, juste la dose convenable d'immaturité, de transgression, avant de rejoindre le troupeau des bénis oui oui.

— Nancy, je vais être pédagogue, après tout c'est ma mission. Les prémisses de ton raisonnement échappent à la raison. Elles induisent la fausseté et te font aboutir à des conclusions erronées. À vrai dire, tu poses en préalable le fait que le gouvernement nous ment et la psychose qui en résulte te fait occulter les preuves à notre disposition.

— Vous pensez au film composé à partir des archives de la période précédant le confinement ?

— Exactement. Moi-même, je le confesse sans honte devant vous tous, je n'ai pas connu le monde d'avant, mais je t'assure que les images qui nous en restent sont suffisamment éloquentes. Le climat de paranoïa qui prévalait entre les deux blocs, la course aux armements en dépit de la volonté de Robert McNamara et du président Kennedy de revenir à une politique de riposte plus graduée, les coups de force des Rouges en Corée, à Budapest, Prague, les faits sont suffisamment

tangibles pour résister à la critique et au doute. Que cela ait débouché sur la Troisième Guerre mondiale est certes déplorable, voire dramatique pour les milliards d'êtres humains qui sont morts, et ne parlons pas de l'extinction des principales espèces animales et végétales, mais c'est le résultat funeste du climat de l'époque. Nous en payons le prix aujourd'hui. Préparons-nous à un avenir sous de meilleurs auspices pour renouer avec le cours naturel de notre destinée manifeste, sans oublier de tenir compte des leçons de l'histoire.

Nancy ne s'avoua pourtant pas vaincue par l'argumentation raisonnable de son professeur

— Et si ce film n'était qu'un faux grossier, une contrefaçon de la réalité destinée à nous faire accepter la situation présente ? Quand il n'y a pas d'alternative, il est plus aisé d'imposer ses propres choix, non ? »

— Que veux-tu dire Nancy ?

Elle l'avait bien énervé, les signes ne la trompaient pas. Sa voix se faisait plus insidieuse, la menace sous-jacente de l'exclusion de classe planait, plus redoutable qu'un Minuteman. Comme un missile dans son silo, son devenir ne tenait que dans la faculté de monsieur Teach à désamorcer le processus d'escalade.

— Tu ne fais tout de même pas allusion à cette rumeur ridicule ?

Il avait le doigt sur le bouton de mise à feu. La trajectoire que sa question avait impulsée s'acheminait vers la destination fatale. Le bureau du directeur.

— Tu es intelligente Nancy, certes très discrète et introvertie, mais intelligente, c'est certain. Tu ne peux pas savoir que ces propos sont séditieux.

Fin de la conversation. Le point limite était atteint. C'est le premier pas qui coûte... avant le grand saut dans l'inconnu.

Au détour d'un corridor, sur le chemin entre les dortoirs qu'elle partageait avec ses demi-frères ou sœurs et la salle de classe, les haut-parleurs de l'abri se mirent à crachoter une toux grasse, expectorant leur refus à continuer de diffuser le Rum and Coca-Cola des Andrews Sisters. Nancy fredonnait le refrain des insupportables sœurs, histoire de rompre la monotonie bétonnée du trajet accompli en trotinant, solitaire comme tous les jours, seul plaisir qu'elle s'accordait dans l'espace surpeuplé du Commun en se levant très tôt le matin. Elle se remémorerait longtemps les circonstances de l'incident technique, sa surprise après l'interruption de la scie perçante du trio à la sororité exacerbée. Le souffle asthmatique de la membrane du haut-parleur

précédant la voix caverneuse inconnue. Le timbre grave et la gouaille manifeste de l'orateur, celui adopté par un individu revenu de tout et n'ayant plus rien à perdre. Mais surtout, ses paroles insensées, celle d'un malade mental, comme les autorités le diraient plus tard. Un déséquilibré rendu fou par l'enfermement ou l'empoisonnement de ses précieux fluides vitaux.

— Salut les gens ! Appelez-moi la Rumeur, vous savez la petite voix que vous entendez dans un coin de votre caboche. Celle qui vous souffle ces mauvaises pensées le matin dans votre dortoir lorsque vous vous réveillez après une nuit sans rêve pour rejouer la même journée de merde. Désolé de déranger votre routine, mais la nuisance sera de courte durée, je vous le garantis. De toute manière, les grosses têtes du Secret doivent déjà téléphoner à la sécurité par tous les canaux possibles pour exiger de me couper la chique. Et, peut-être même la tête. Couic ! Héhé... Bref, lâchez tout. Le honky tonk enjoué de Hank Williams, la propagande de Radio Liberty, le récit édifiant du monde d'avant. Ouvrez en grand vos oreilles. Ce que vous allez entendre, c'est de la nitroglycérine en barre, pas du bébé Cadum qui fait la peau douce.

— On vous ment ! Depuis des dizaines d'années, on entretient l'illusion que la Troisième Guerre mondiale a éclaté ! Que toute vie à la surface est devenue impossible à cause des retombées radioactives de la Tsar Bomba et ses sœurs fatales ! Heureusement, nous avons le bon Docteur de notre côté. Il a pensé à tout. Dans une cinquantaine d'années, on pourra repeupler la Terre avec de bons petits Américains éduqués dans la discipline et la liberté du Way of Life. Il suffit juste d'attendre, de prendre son mal en patience, de suivre en toute confiance le plan établi par le Docteur, une bouteille de Jack Daniel's étiquette rouge à portée de main. Ouais !

Des cris retentissaient maintenant dans l'abri. De l'endroit où elle se trouvait, Nancy apercevait plus loin, à l'intersection avec un autre couloir, des hommes en uniforme courir, l'arme à la main. Un ingénieur en chemise blanche amidonnée, cravaté comme il se doit, la bouscula en passant précipitamment. Accompagné de techniciens affolés, il donnait des ordres, indiquant les portes à déverrouiller pour accéder aux locaux techniques et aux couloirs de maintenance de l'abri. Ils semaient la confusion et la pagaille au lieu de ramener le calme, échangeant des injonctions contradictoires pour masquer leur panique.

— Foutaise ! Tout ce baratin n'est que foutaise ! Ouais, vous m'avez bien entendu. On vous manipule. Vous êtes des rats de laboratoire dans un labyrinthe sans issue, le fruit d'une expérience tordue de services très secrets. Du Milgram puissance mille afin de tester la faculté d'obéissance de l'être humain et sa résistance dans les

conditions d'un confinement de longue durée. De très longue durée. Les grosses têtes qui nous gouvernent s'y entendent bien pour avoir toujours un coup d'avance dans la partie d'échecs les opposant aux Rouges. Dans le monde de la guerre impossible et de la paix impensable, l'équilibre des forces est éternel, mais il reste à la merci d'un imprévu.

L'agitation redoublait sans apparemment aboutir à un résultat probant. Nancy avait repris son cheminement, abandonnant le trottement pour un pas plus feutré, à l'écoute de la Rumeur, comme la voix inconnue voulait qu'on l'appelle. Les mots se gravaient dans son esprit, nourrissant ses propres doutes, accroissant son ressentiment et son désir d'émancipation. Comme de nombreux adolescents de son âge, elle aspirait en effet à autre chose. Plus de liberté, plus d'autonomie, plus de responsabilités, plus d'attention de la part de son père. Autre chose que ce destin balisé, entre les quatre murs de l'abri. À une époque différente, elle aurait peut-être rêvé au bal de fin d'année, dévisageant les cavaliers potentiels dans sa classe, tout en choisissant sur catalogue la robe et les souliers vernis qui la feraient paraître irrésistible. Mais, à cet instant, elle pensait surtout à un papillon.

Au lieu de bifurquer vers les salles de cours, elle pénétra dans le foyer, s'affalant dans un fauteuil club près d'un poste de télévision éteint. La Rumeur continuait de débiter à flot continu ses piques à l'encontre du Privé, intarissable. Des militaires traversaient la pièce sans la regarder, meublant les lieux de leur agitation martiale. Kakis sur fond gris, ils obéissaient aux ordres aboyés avec la résolution d'une colonie de fourmis alertés par des phéromones d'alarme.

— Vous pensez tout savoir, hein ? Manipulation ! Les Anciens vous décrivent le monde d'avant avec les yeux d'une amante déçue. On les a sélectionnés pour participer à l'expérience, on les a formés au pire, conditionnés pour agir sans réfléchir, puis on les a trompés en leur faisant croire qu'il était advenu. On vous gava dès le plus jeune âge avec un film d'archive sur la crise des missiles. Fiction ! C'est Stanley Kubrick qui l'a réalisé pour le compte du gouvernement et des services secrets. Même le bon Docteur est un acteur. Si vous êtes attentifs, vous le verrez à plusieurs reprises, grimpé de différentes manières, puisqu'il joue plusieurs rôles. Seul le Privé connaît la vérité.

L'écran éteint du téléviseur reflétait les néons blafards du plafond. Leur bourdonnement couvrait peu à peu les éructations de la Rumeur sans pour autant affaiblir le poison des mots. Est-ce qu'un papillon bourdonnait en volant ? Non, la mouche bourdonnait ou plutôt vrombissait en volant. Mais, le papillon ? Quel bruit faisait-il ?

— Ils nous observent et agissent sur notre devenir, se livrant aux ajustements nécessaires pour mener leur expérience à son terme. Ils sont le véritable ennemi. Révoltez-vous ! Rejetez les œillères avec lesquelles ils vous assujettissent ! Ne vous montrez plus co...

La phrase resta en suspens, amputée de sa fin. Le son dans les haut-parleurs avait enfin été coupé par un technicien plus réactif que les autres. Mais, enfoncée dans le cuir râpé du fauteuil club, l'esprit de Nancy avait largué les amarres, concentré sur l'espoir d'avoir un jour réponse à ses questions.

Le matin restait le moment le plus calme du jour. Dans les couloirs, éclairés de loin en loin par quelques veilleuses, on croisait peu d'habitants, des silhouettes furtives pressées de rentrer chez elles ou de prendre leur service, quelque part au sein des multiples niveaux du Commun. La majorité de la population se reposait encore, reproduisant le cycle routinier du monde d'avant, du moins une simulation convaincante de celui-ci.

La veille au soir, en guise de réconciliation suite à une énième dispute, Nancy et son père avaient regardé une comédie de Frank Capra. En famille, avec sa mère à la cuisine pour préparer le pop-corn. Ce n'était pas tous les jours que la quatrième épouse avait le droit au grand jeu. Appartement de courtoisie et tout le tralala ! De quoi susciter la jalousie de ses coépouses. Mais, pour la fille préférée à son papa, toutes les privautés lui étaient permises.

Profitant de l'absence de celui-ci, parti vaquer à ses ablutions matinales, une serviette nouée autour de la taille, Nancy avait subtilisé le passe attaché à la ceinture de son uniforme. Sa mère s'activait à la cuisine, faisant cuire les œufs et le bacon, parfaite image domestique du Way of Life. Sans tarder, elle sortit de l'appartement, se dirigeant vers l'accès le plus proche du réseau de maintenance de l'abri.

Les lieux lui donnèrent l'impression de pénétrer dans un univers parallèle. Une twilight Zone à portée de porte. Dans le dédale des conduits de ventilation et des passages techniques, elle entendait le hoquet mécanique des générateurs électriques alimentés par la pile atomique. Le cœur de l'abri qui palpitait derrière les parois en plomb et en béton armé de son enceinte de confinement. Ce monstre silencieux avait annihilé le passé, il menaçait leur existence présente et il garantissait de l'énergie pour l'avenir. On ne cessait de lui asséner depuis l'enfance cette triade funeste. Elle en connaissait les termes par cœur.

Après un tournant, une seconde porte lui bloqua le passage. Elle l'ouvrit sans problème avec le passe subtilisé à son père. À une volée

de marches succéda un couloir technique encombré de câbles et de tubulures couleur rouille. Puis, l'ascension commença vraiment. Plus d'une centaine de mètres d'un puits à la verticalité rompue par seulement quelques paliers métalliques, disposés en surplomb sur des entretoises cimentées dans les parois, les rares ampoules poussiéreuses diffusant une clarté malade.

Nancy n'économisa pas son énergie. La peur d'être surprise et accompagnée vers le Commun lui tirait le ventre. Elle jeta toutes ses forces dans cette ascension, poursuivie par l'écho de ses pas sur les échelons. La nouvelle porte au sommet de l'échelle ne résista pas longtemps à son passe, lui permettant d'accéder à un réduit aux murs peints en rouge. Une vague odeur chimique l'accueillit sur le seuil. Elle aperçut plusieurs combinaisons brunes, suspendues à un rail par des crochets, comme des mues abandonnées par une forme de vie mystérieuse. Les néons au plafond s'étaient allumés automatiquement dès son entrée, dévoilant un nécessaire de décontamination, mais aussi d'autres objets dont l'usage lui échappait. Une lourde porte boulonnée lui faisait face. Elle en manipula le lourd volant, non sans difficulté, pour l'ouvrir, découvrant un réduit encore plus étroit condamné par une seconde porte. La pièce suivante faisant office de sas, il lui fallut procéder à plusieurs essais avant d'en comprendre le mécanisme. Derrière l'ultime rempart de l'abri se dessinait dans l'obscurité un tunnel creusé à même la roche, dont les parois rugueuses attestaient d'un autre usage, à une époque plus ancienne. Peut-être une mine ? Elle suivit la pente montante, la conviction que la sortie était proche renforcée par un courant d'air.

Au sortir de la galerie, elle déboucha dans un vallon étroit occupé par la broussaille. Des épineux et des arbustes aux branches crochues au milieu desquels elle se fraya un chemin difficilement, s'écorchant plus d'une fois. La pente naturelle du ravin la poussait à redoubler d'efforts pour s'extraire de la végétation indisciplinée et hostile. Après un combat incessant contre la végétation où elle ne récolta que maintes écorchures, les versants du vallon finirent par s'évaser, cédant la place à un espace vierge ou presque. Devant elle, les vagues s'écrasaient sur la grève, déposant une laisse de bois mort et d'autres débris indescriptibles. Le ciel et la mer uniformément gris se confondaient, brouillant les perspectives de l'horizon. Elle commença à longer le rivage, à main gauche, plus par hasard que par préméditation, ses pas imprimant leur marque dans le sable. Arrivée au bord de l'anse dessinée par la plage, elle dut à nouveau batailler pour escalader le promontoire qui occultait le paysage de sa masse rocheuse. Et derrière...

# LVI

Sur la plage balayée par les vagues de la mer tumultueuse, une silhouette tronquée et tordue gisait sur le sable. En dépit de l'outrage des intempéries, Nancy la reconnut immédiatement. Et pour cause, sa photo figurait en bonne place dans la salle de classe. Sur son lit de détritiques abandonnés par le ressac, le visage défiguré par les coulures de vert-de-gris, les branches de sa couronne en berne, Miss Liberty était pourtant presque méconnaissable. Elle dévisageait Nancy en silence, affichant une réprobation muette. La vérité lui apparut enfin dans toute son ampleur. Les criminels ! Ils l'avaient fait. Ils les avaient vraiment fait sauter, leurs bombes !

© Laurent Leleu 2023

*Né en 1970, Laurent Leleu vit en bord de mer, entre galets et falaises. Ayant étudié l'Histoire, qu'il enseigne un petit peu, son goût pour la Science-fiction l'a porté naturellement vers l'uchronie et ses déclinaisons ludiques du passé. Sous des pseudonymes inspirés par Philip K. Dick et Joseph Heller, il sous-marine dans le fandom depuis vingt ans, tenant un blog à cette adresse : <https://yossarianblogdotcom.wordpress.com/>*

